

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-64, 57-15
Adresser télégraphiques : EXCEL PARIS

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
Paris. 1^{re} 4 fr. 35 fr. 6^{me} 18 fr. 1^{re} 10 fr.
Étranger. 1^{re} 4 fr. 50 fr. 6^{me} 20 fr. 1^{re} 12 fr.
A réclamer sans frais dans les bureaux de poste
Les abonnements sont réglés en francs

NOUVELLES RUÉES ALLEMANDES DEVANT VERDUN



LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU
EN TOURNÉE D'INSPECTION



UN SOLDAT BLESSÉ EST CONDUIT EN BROQUETTE À L'INFIRMERIE



APRÈS UN ORAGE, DANS UN VILLAGE EN RUINES



QUELQUES PRISONNIERS QUI PARAÎSENT HEUREUX DE LEUR SORT



UN RÉGIMENT REGAGNE LES PREMIÈRES LIGNES

Les Allemands n'ont pas encore renoncé à Verdun. Alors que les Russes les harcèlent déjà à l'Est, ils s'obstinent, à l'Ouest, à la conquête de l'insaisissable proie. A la cote 321, au bois Fumin, au bois du Chenois, au sud du fort de Vaux, leur effort s'acharne et s'éparpille. Leurs insuccès quotidiens n'ont pu encore les convaincre que les Français ne leur donneront pas plus raison, sur la Meuse, au cinquième mois qu'au premier jour. Mais l'Allemand a la compréhension dure. Depuis trop longtemps il a imprimé dans ses feuilles que Verdun doit tomber pour qu'il avoue son impuissance devant l'héroïque cité.

OFFENSIVE, DÉFENSIVE CONTRE-OFFENSIVE

Les modalités du combat changent avec les époques, la qualité et la quantité de l'armement et le nombre des combattants. Mais les lois du combat ne changent pas, et les avantages matériels et moraux qui donnent la victoire demeurent identiques à travers les siècles. Un officier des guerres du Second Empire, le colonel Ardant du Picq, a écrit là-dessus d'admirables pages, d'une netteté, d'une concision à la Tacite, dans ses *Etudes sur le combat*. C'est ainsi que les grands chefs militaires, ceux dont l'esprit doit concevoir et faire exécuter l'ensemble des opérations, ont à leur disposition trois méthodes : l'offensive, la défensive et la contre-offensive. Elles peuvent donner lieu à de nombreuses combinaisons.

Quand l'agression allemande a surpris la France, la doctrine régnante dans nos écoles militaires était celle de l'offensive partout et à tout prix. Elle avait prévalu, surtout depuis une dizaine d'années, au sein des milieux techniques, et il est certain, en effet, qu'elle offre de grands avantages, puisqu'elle permet, entre autres, le choix de l'heure et de l'emplacement. Néanmoins, elle exige, pour réussir, un outillage égal, sinon supérieur, à celui de l'ennemi. Par ailleurs, la suppression de notre service de renseignements nous avait laissés dans l'ignorance des préparations militaires allemandes, notamment du renforcement secret des corps de l'armée d'invasion. Il en résulta que la méthode préconisée ne donna pas d'abord ce que l'on pouvait attendre d'elle. En outre, du principe de « l'offensive partout » découla nécessairement l'extension des fronts, qui dégénéra elle-même en guerre de tranchées ou de cordons, dans les conditions que l'on sait, au détriment de la guerre de mouvement. Il en résulta l'immobilité et la quasi-chronicité de la guerre. Ainsi ce principe de l'offensive partout, qui devait, dans l'esprit de nos théoriciens, hâter les opérations, se trouva, au contraire, coopérer à leur lenteur. C'est un remarquable exemple de la déviation des doctrines dans le passage à la pratique. Au début de la guerre, les Allemands ont méconnu la valeur militaire et le ressort français, et les Français ont ignoré les dispositions allemandes.

Après notre victoire de la Marne, puis celle de l'Yser, une sorte d'équilibre ayant été obtenu, ce fut l'installation de la guerre de tranchées, c'est-à-dire de la défensive partout, de la défensive réciproque. On raconte que le grand état-major allemand avait pioché la stratégie des conquérants asiatiques, notamment de Tamerlan. C'est possible. Il est manifeste que cette méthode était pour eux un pis-aller, à la suite de l'effondrement de leur objectif principal : la prise de Paris. Le fait qu'ils avaient prévu la possibilité de leur échec et aménagé à l'avance leurs positions de repli donne une idée de la minutie qui avait présidé à leurs préparatifs. Une défensive aussi éloignée de leur base exigeait un vaste déplacement de chemins de fer et de transports de toute sorte. Ils y procédèrent. De notre côté, nous ne restions pas inactifs, et notre effort de production industrielle, en dépit de l'occupation par l'ennemi de nos départements du nord, demeura un sujet d'étonnement et d'émerveillement pour l'avenir. Il s'agissait, défensivement parlant, de rattraper, en dix-huit mois, une infériorité en matériel de vingt ans. Ce fut fait.

De son côté, la défensive allemande, qui se prolongea jusqu'au 21 février 1916, jusqu'à l'attaque systématique de Verdun, avait contre elle le blocus, incomplet d'abord, puis de plus en plus strict. Ce blocus, gros de périls quant aux empires du Centre, les mit dans la nécessité absolue d'improviser des suppléances économiques de tout ordre et rendit la guerre continuellement présente aux non-combattants. Ce fut là encore une conséquence indirecte de la position défensive. Les lumières venaient aux Alliés de leur esprit. Elles venaient aux Allemands de leur ventre.

La troisième méthode de combat, ou contre-offensive — dont la victoire de la Marne est le type achevé — offre de grands et de nombreux avantages. Elle a chance de saisir l'adversaire à son point mort, dans cet instant de moindre tension où il vient de fournir tout son effort, où il est au bout de sa course. Elle a pu, tandis qu'il attaquait, examiner son fort et son faible, ses penchants qui tiennent aux habitudes ethniques et au tempérament national, qui se remarquent chez les troupes en armes comme chez les duellistes. Elle possède ainsi la double supériorité d'une énergie fraîche et de l'observation préalable. Elle a tous les atouts dans son jeu. Le combattant qui pratique cette méthode en deux temps doit posséder à la fois la force d'âme qui permet d'encaisser et l'avan-

qui permet de rendre au centuple les coups qu'on a reçus. L'événement a prouvé que les Français ne manquaient ni de l'une, ni de l'autre. La cohésion magnétique de la retraite de Charleroi a été due en grande partie à la certitude où étaient les officiers, sous-officiers et soldats qu'ils feraient front à un moment donné. L'ordre de marcher en avant eut une résonance extraordinaire parce qu'il était attendu par tous les cœurs. D'un bout à l'autre de nos armées, ce fut la même exclamation : « En-fer ! ». Au cours de cette longue bataille de Verdun, de nombreuses contre-attaques ont encore été exécutées par nos troupes, de la façon la plus efficace et la plus brillante. Notre haut commandement a montré ainsi qu'il savait, suivant les circonstances, varier de procédés et de méthodes et qu'il n'adoptait pas, une fois pour toutes, telle ou telle disposition théorique. Les Allemands, au contraire, depuis le début des hostilités, ont singulièrement manqué de souplesse et d'invention tactiques. Ils se sont contentés d'appliquer ce qu'ils combinaient depuis de longues années.

La forme de cette guerre changera-t-elle ? La conclusion qui ne peut plus manquer de nous être favorable sera-t-elle obtenue par une offensive directe, ou par une contre-offensive, ou par un retour à la guerre de mouvements, ou par un épisode partiel de la guerre de positions ? Il est impossible actuellement de le conjecturer. De savants docteurs affirmaient, il y a quelque temps, l'impossibilité de l'offensive directe. La manœuvre victorieuse du général Broussiloff sur le front oriental vient de démentir ces présomptions. Il en est du combat comme du jeu, qui obéit à quelques lois fondamentales dont les combinaisons paraissent infinies. Mais les Allemands, tels que nous les connaissons, ne s'avoueraient vaincus que le jour où ils se verraient débordés sur tous les fronts. D'où la nécessité d'une cohésion dans la méthode finale choisie par les Alliés, quelle qu'elle soit.

Civis.

Ce que l'on dit

En attendant...

« La Chambre... constatant que le comité secret lui a permis de se renseigner efficacement sur les conditions générales de la guerre, se réserve de recourir, si besoin est, à la même procédure. »

Ceci est une des phrases de l'ordre du jour de confiance au gouvernement voté jeudi au Palais-Bourbon. Elle signifie que le gouvernement et la Chambre sont d'accord pour recommander, quand on voudra, à causer entre quatorze yeux, ou plutôt entre mille quarante-huit yeux, qui sont les yeux des députés, sans compter les yeux des membres du cabinet, dont je ferai l'addition un autre jour, avec l'aide de M. Painlevé, de l'Académie des Sciences.

On sait que les plus grandes choses, les choses destinées à devenir les plus grandes, celles qui ont le plus de durée, le plus de retentissement, le plus d'élargissement, sont celles dont les débuts furent modestes, tout petits, presque imperceptibles. Par exemple, le premier roi d'Angleterre qui réunit un Parlement n'y voyait qu'un expédient provisoire, une mesure de circonstance pour régler une difficulté passagère : il ne se doutait pas qu'il instituait le régime parlementaire que les Parlements seraient immortels, qu'un jour la surface du globe tout entière serait couverte de Parlements.

Nous avons donc le droit de prévoir que de même peut-être, dans l'avenir, l'exception deviendra la règle, que toutes les séances de nos Chambres seront secrètes, et que, alors, si par hasard un député novateur prend l'initiative de demander une séance publique, cette proposition donnera lieu aux plus vifs débats, par la raison qu'on affirmera que cela est contraire à tous les usages.

Il est probable que ces séances se tiendront dans les catacombes, spécialement aménagées à cet effet. On y parviendra par des galeries mystérieuses gardées par des huissiers ayant obtenu un diplôme médical de sourd-muet. La statue du Dieu du Silence Harpocrate, sculptée par quelque nouveau Rodin, dominera la tribune, un doigt sur la bouche.

Je regrette de ne plus pouvoir vivre assez longtemps pour voir ça.

Pierre Mille.

Plusieurs de nos abonnés ont été fort surpris, hier matin, de ne pas recevoir *Excelsior*.

L'explication les surprendra plus encore que le fait : plus de 20,000 exemplaires d'*Excelsior* ont été saisis hier matin par la police judiciaire.

Excelsior, si respectueux des lois et des consignes, — même des consignes ! — saisi !

Et ce qui les surprendra plus encore c'est l'expli-

cation de cette saisie :

Excelsior a donc été partiellement saisi, et nous avons reçu par téléphone la plus discourtoise admonestation qui se puisse imaginer. Encore le mot de « discourtois » est-il fort courtois.

Mais n'insistons pas sur ce ridicule incident. Pendant ce temps, la lutte reprenait à Verdun...

L'ordre du jour voté par la Chambre à la suite des séances en comité secret conclut clairement à la création de commissaires aux armées. Nous nous garderons bien d'exprimer une opinion quelconque sur l'opportunité de cette institution nouvelle. Pour- tant il est permis de se poser une question, une candide question, dû-elle rester sans réponse. Admis le principe que divers parlementaires vont aller sur le front, coiffés ou non du grand chapeau à plumes bleues qui distinguait autrefois les commissaires aux armées de la Révolution, qu'advient-il-il lorsque ces enquêteurs, leur besogne terminée dans les lignes françaises, en seront au moment d'exercer leur contrôle sur les armées britanniques et belges ? On ne voit pas très bien celles-ci et celles-là rendant des comptes et permettant des enquêtes aux députés de la République française ! Et, cependant, les Belges et les Anglais font la guerre, en France, contre l'ennemi commun... Il y a là un mystère sur lequel il serait intéressant de voir projeter quelque lumière...

A M. Marconi ne suffit pas la gloire d'avoir fixé les lois de la télégraphie sans fil et transposé dans la pratique l'une des plus merveilleuses inventions de l'homme.

Poursuivant ses recherches de laboratoire, il vient de créer un appareil dont l'apparition fera certainement grand bruit dans le monde. C'est avant-hier seulement qu'il a parlé de son étonnante trouvaille.

Il s'agit d'un système, simple et peu coûteux, qui, installé à bord des navires, supprime désormais tout danger de collision dans l'obscurité ou dans le brouillard. Comme le fameux œuf de Colomb, l'invention du célèbre physicien repose sur un principe élémentaire : encore y fallait-il songer.

Sous peu de jours, on en connaîtra le mécanisme et dans peu de temps sans doute on en appréciera les bienfaits.

La chirurgie réalise souvent des prodiges, mais voilà une opération bien faite pour étonner parmi toutes.

Le docteur Voronoff a greffé de la glande thyroïde d'un singe à un enfant atteint de myxœdème. Le sujet avait 14 ans, teint jaune, peau écailleuse, paupières gonflées, joues flasques, air hébété : c'était, autant dire, un imbécile dont le développement physique et intellectuel avait subi un brusque arrêt.

Dans la région cervicale de cet enfant fut greffé en quelques minutes, avec ses parathyroïdes, le lobe droit d'un grand singe papion. L'opération fut faite à Nice, clinique Sainte-Marguerite. Depuis, le malade a repris une physionomie normale, son apathie a disparu. Il est vif, va à l'école, y est aussi turbulent que bon élève. Le docteur Hobbs, professeur agrégé à la Faculté de Bordeaux, atteste un éveil rapide de l'intelligence et de l'aptitude aux études.

On sait que — la tour Eiffel étant réquisitionnée par l'autorité militaire — M. Flammarion et les savants ses amis ont dû renoncer à y célébrer, au solstice d'été, la fête annuelle du soleil.

Mais le soleil a été fêté tout de même !

Il a paru à nos aviateurs que, pendant la guerre, ce rôle leur convenait bien mieux qu'aux astronomes ! Et nous apprenons que, le 21 juin, Navarre, Gilbert, Guynemer, et quelques autres héros, ont sablé le champagne dans leur avion, « à la santé du soleil ».

Ajoutons que ce toast a été particulièrement sensible à « l'astre des jours ». Depuis le début du mois le soleil ne chauffait guère ; or, réveillé par le salut des aéroplanes, il semble se ragaillardir. Il se porte très bien.

Encore un titre de plus que les vaillants aviateurs auront à la reconnaissance des Parisiens !

Le Velleur.

Journal d'un neutre

J'ai l'air comme cela de verser dans le dilettantisme, de buliner le pittoresque, ni plus ni moins que les papillons qui voltigent de fleur en fleur, ou l'abeille qui récolte son miel; mais il ne faudrait pas croire non plus que je passe ma vie à gambader. Schenzli est un garçon sérieux, éminemment objectif. Il s'amuse quand il s'amuse : il se remémore à propos que *business is business*, ou, pour le traduire en français, que les affaires sont les affaires.

On ne doit pas se méprendre à mon silence : je n'en pense pas moins, et je commence à être diablement préoccupé de ces conférences économiques ou soi-disant telles que tiennent les Alliés entre eux tous les huit jours, comme s'il en pleuvait.

À la première, j'ai fait : « Pfiut! Des mots, des mots, des mots, dit Hamlet, prince de Danemark. » On m'a fait, à la seconde, que sous les mots pointaient des réalités positives se cacher.

Comme il ne sert rien de mettre la tête sous l'aile (cela ne supprime pas la difficulté ni le péril), j'ai résolument écarté le gazon pour déceler le serpent : *latet anguis in herba*.

Ce n'est pas un que j'ai trouvé, mais une nichée entière. Jugez plutôt.

Pour les primeurs, l'Italie produit bon an mal an de deux cent cinquante à trois cent millions, étant favorisée par sa latitude et son climat.

Ces primeurs, qui les gobait ? En grande partie nos bons Allemands, friands de succulentes denrées.

On ne veut plus qu'ils s'en régalaient, et pour assurer ce boycottage sans préjudice pour l'Italie, *alma parens frugum*, les Alliés déjà lui ménagent d'autres débouchés, outre les justes compensations.

Quelle prévoyance à long terme! Il y a de quoi s'inquiéter.

J'ai choisi cet exemple entre cent, parce qu'il n'est pas de ma partie et que je juge en ce cas abstraction faite de toute influence ou intérêt personnel, vraiment au-dessus de la mêlée.

Et que dirai-je touchant la suppression provisoire (mais nous la connaissons, la provisoire!) de la clause dite de la nation la plus favorisée ?

Et cette prétention de tout fabriquer en famille dorénavant, comme si une Allemagne n'existait pas!

Alors, même les matières colorantes, et l'aniline ? Et les produits chimiques ? Et pharmaceutiques ? Ne trouverai-je plus chez mon apothicaire coutumier l'aspirine de Bayer ? Et si c'est la seule qui, ayant sur moi un plein effet, me guérisse de mes céphalalgies ? Faudra-t-il souffrir et me taire ? Et voilà leur *laissez-faire, laissez-passer!*

Mais, peut-être, semblent ces considérations trop personnelles ? Soit! Voulez-vous des chiffres, indépendants, je présume, de ma sensibilité particulière ?

Savez-vous que les Alliés possèdent tous minéraux de nickel, platine, aluminium, et quatre-vingt-quatre pour cent du manganèse ? Si vous ne le saviez pas, c'est Schenzli qui vous l'aura fait connaître.

Et le chanvre ? Quatre fois et demi plus considérable est la production des Alliés que celle des Centraux!

Ah! mais, ah! mais, est-ce que de tels chiffres ne vous donnent pas à réfléchir ? Moi, ils font. Si bien même que je me dis :

« Tu n'as pas contracté mariage avec les puissances centrales, Schenzli, mon cher garçon. N'oublie pas que tu es neutre, et neutre veut dire libre de flirter avec celui-ci ou avec celui-là, ou encore avec les deux, et de faire alternativement le tour de valse. Neutre signifie libre de considérer uniquement l'intérêt, ou de suivre la fantaisie ailée, mais à aucun prix le sentiment. Garde-toi du sentiment, Schenzli. Au fait, garde-toi également de la fantaisie, qui serait ton péché mignon si tu n'ouvrais l'œil. Tu as bien assez à faire avec ton intérêt : car, dans cette situation flouée de l'Europe, tu risques à tout instant la fâcheuse gaffe, si tu ne pèses le pour et le contre, et encore ne les repèses après les avoir pesés. »

Je faisais hier ces déductions à part moi; mais je les refis le soir à voix haute et intelligible, pour l'édification d'un mien confrère qui me traitait en plein air aux Champs-Élysées. Et comme ce mien confrère est de nationalité roumaine, vous pensez qu'attrapant l'occasion par son cheveu j'ajoutai à mon discours quelque pen de sel attique et de malice.

Je lui lançai d'abord une pointe sur le héron de la fable. Je pris ensuite mon texte des Ecritures, et je lui tournai mon épigramme sur les ouvriers de la onzième heure. Après quoi, retour au bon La Fontaine, je lui dis d'un air entendu :

« Rien ne sert de courir, il faut partir à point. Mais il m'objecta, contre l'application de cet apologue, que le faux calcul de partir trop tard est toujours le fait du lièvre présomptueux, et que jamais rien n'est arrivé de tel à la prudente tortue.

P. C. C. :
Abel Hermant.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

L'effort suprême
contre Verdun

Pendant que sur la rive gauche de la Meuse les Allemands s'épuisent en attaques inutiles contre nos positions de la cote 304 et du Mort-Homme, sur la rive droite ils se sont contentés, depuis leur dernier échec, d'un bombardement violent qui a fini par s'étendre, sur un front de dix kilomètres, depuis la Meuse jusqu'au village de Moulainville, au sud d'Eix. Leur dessein est évidemment de ne risquer leur infanterie que contre des tranchées nivelées dont la garnison, tel est du moins leur espoir, aura été réduite à l'impuissance.

Dès le début de la bataille, l'état-major allemand a émis la prétention de remplacer les hommes par les canons. Il n'y est jamais parvenu complètement, parce qu'un assaut est toujours nécessaire pour enlever une position. Mais à mesure que le temps passe et que la nécessité d'économiser les effectifs se fait plus durement sentir, il augmente proportionnellement le rôle de l'artillerie.

Si prodigue toutefois qu'il se montre d'obus de tout calibre et de tout système, un moment vient toujours où ses soldats doivent quitter leurs tranchées pour tâcher d'occuper le terrain. C'est alors que nos fusils, nos mitrailleuses et nos canons de campagne interviennent à leur tour et couchent à terre des rangs entiers.

Egalement éloignés de la vaine bravade et de l'inquiétude irraisonnée, nous ne prétendons pas que les prochaines attaques de l'ennemi, qui seront très puissantes, soient condamnées d'avance à l'insuccès. La règle d'une bataille défensive étant de céder le terrain quand il coûterait trop cher de s'y maintenir, il est possible que notre ligne soit reportée en arrière sur tel ou tel de ses secteurs. Mais ce sera après avoir infligé à l'ennemi des pertes si sanglantes que force lui sera de s'arrêter encore, et notre ligne ne sera pas rompue.

Ces attaques ont commencé dans la journée d'hier et se sont étendues sur un front de 5 kilomètres. Elles ont partout été repoussées, sauf à notre gauche, où nous avons perdu l'ouvrage de Thiaumont, mais enrayé la progression de l'ennemi vers le village de Meury. La bataille est en cours et amènera encore plus d'une fluctuation.

Les attaques que l'ennemi a prononcées en Champagne, sans aucun succès d'ailleurs, ne sont sans doute, comme celles qui ont précédé dans la même région, qu'une diversion qui n'est pas appelée à se développer, l'ennemi réservant toutes les forces dont il dispose pour Verdun.

En Bukovine, l'armée russe est parvenue à la ligne Kuty-Radantz; les Autrichiens sont au pied des Carpathes, qu'ils ne franchiront pas sans pertes graves en hommes et en matériel.

En Volhynie, les contre-attaques russes ont eu raison de toutes les tentatives d'offensive des Allemands.

Jean Villars.

Comment nos aviateurs ont fêté
l'anniversaire du kronprinz

LUGANO. — Une dame suisse de Lugano a reçu une lettre écrite en patois alsacien et ne portant pas de signature, racontant entre autres le fait suivant :



Une relève dans le bois B., près de Verdun

Ayuntamiento de Madrid

APRÈS LA CHUTE DE SKOULODIS

La Grèce soulagée

La Grèce ressemble à un homme qui vient de se faire arracher une dent : elle est soulagée. La dent douloureuse s'appelait le ministère Skouloudis. Depuis que le ministère Skouloudis est tombé, ce ne sont pas seulement les Alliés qui ont satisfaction : la Grèce, elle aussi, respire, et elle éprouve une sensation de délivrance qui montre que l'Entente n'a eu qu'un tort : celui d'attendre si longtemps avant d'agir avec énergie.

Le *Messenger d'Athènes* écrivait hier ces lignes significatives : « Les puissances de Navarin ont repris leur rôle de protectrices avec éclat : non pour s'immiscer dans les affaires



M. ZAIMIS

photographié avec ses collaborateurs, lors de son dernier passage à la présidence du conseil

intérieures du pays, ni pour contraindre la Grèce à la guerre. Mais elles ont coupé à la racine les arguments qui ont servi de prétexte pour assujettir la Grèce à des influences du dehors.

On pense bien que ces « influences », qui sont l'influence germanophile et l'influence allemande, sont en rage depuis trois jours. La presse de M. Skouloudis et du baron Schenk continue à jeter feu et flammes. Mais ces fureurs sont désormais sans importance. Les éléments vénizélistes, qu'une véritable terreur policière et la menace de la loi martiale avaient contraints depuis quelques mois à la prudence, vont pouvoir désormais relever la tête. Le tout sera qu'on sache bien en Grèce que les Alliés maintiennent leur point de vue et ne faiblissent pas.

Le ministère nouveau offre de très bonnes garanties. M. Zaimis a fait ses preuves d'homme d'Etat, et l'Entente ne doute pas qu'il n'accomplisse scrupuleusement le programme que la note a tracé. Les collaborateurs qu'il a appelés au pouvoir sont des techniciens et des hommes d'affaires et non des politiciens douteux. Parmi eux, M. Negris, désigné pour le ministère des Communications, est un ancien élève de notre Ecole polytechnique. Ce sont là de très bons symptômes.

Maintenant, si un revirement ou de nouvelles intrigues venaient à se produire ; si des

germanophiles impénitents essayaient de rompre le pacte, il y a l'escadre des Alliés qui, mercredi, n'a même pas eu besoin de paraître devant la Pirée et qui a rebroussé chemin à mi-route, mais qui peut toujours appareiller en quelques heures...

Jacques Bainville.

Le cabinet Zaïmis

La légation de Grèce communique la liste officielle que voici des membres du nouveau Cabinet hellénique :

M. A. Zaïmis, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères ;
M. Phacien Negrès Communications et, par intérim, Intérieur ;
M. le général Collaris, Guerre et, par intérim, Marine ;
M. P. Kalligas, Economie nationale ;
M. C. Lidoriki, Cultes et Instruction publique ;
M. G. P. Rallis, Finances ;
M. A. Monferrato, Justice.

La détente

ATHÈNES, 23 juin. — On dit que les diplomates de l'Entente sont favorables à la levée du blocus et l'on espère, dans les cercles maritimes du Pirée, que le trafic normal reprendra bientôt.

D'autre part, on commente très favorablement dans les cercles politiques le fait que M. Zaïmis s'était déclaré prêt à accepter toutes les conditions de l'Entente avant d'être nommé premier ministre. On croit que le nouveau Cabinet s'empresera d'examiner et vraisemblablement de reprendre la politique de M. Venizelos.

L'adhésion de l'Italie à l'action des Alliés est accueillie avec la plus vive satisfaction. On apprend que M. Zaïmis vient d'accepter la requête italienne relative à la démobilisation des troupes grecques massées dans l'Épire.

L'adhésion de l'Italie à la note des Alliés

ROME, 23 juin. — Le ministre d'Italie à Athènes a remis au gouvernement hellénique une note affirmant la solidarité générale et complète de l'Italie avec les puissances de l'Entente ses alliées, relativement à l'attitude qu'elles ont cru devoir prendre vis-à-vis de la Grèce.

Cette note précise et confirme le point de vue italien sur la question de la neutralité grecque.

Toutefois, l'Italie n'étant pas, comme la France, l'Angleterre et la Russie, puissance protectrice de la Grèce, elle a dû limiter ses requêtes aux questions d'ordre militaire, exigeant notamment la démobilisation complète et immédiate de l'armée hellène, ainsi que l'évacuation de l'Épire. (Radio.)

Le nouveau cabinet

ATHÈNES, 22 juin. — On s'accorde à reconnaître que si la crise, ouverte en Grèce par l'énergique démarche des puissances a pu être aussi rapidement résolue, on le doit surtout à l'accord parfait qui n'a cessé de régner entre les ministres de l'Entente. Ceux-ci sont demeurés en contact permanent et ont agi en pleine communauté de vues.

M. Zaïmis, en acceptant le pouvoir dans des circonstances aussi difficiles, a rendu à son pays un grand service. Il a la réputation d'un homme très droit et très intelligent : il était assurément, parmi les personnalités en vue, une des plus capables de réaliser la tâche qui lui a été offerte.

M. Zaïmis s'était, depuis quelque temps, retiré de la vie politique et avait été, récemment, nommé gouverneur de la Banque Nationale. A la vérité, il semble que l'essentiel de ses interventions dans la politique ait consisté à sortir la Grèce de situations difficiles ; depuis vingt années, son nom s'est trouvé, naturellement, prononcé chaque fois qu'il s'agissait de franchir un mauvais pas.

Il est, par prédestination, une sorte de *Deus ex machina*. C'est ainsi, par exemple, qu'il fut gouverneur de Crète, lorsque le prince Georges dut, dans des circonstances assez délicates, abandonner ce poste. On le retrouve au pouvoir au lendemain de la démission de M. Venizelos ; on sait que celui-ci abandonna le pouvoir bien qu'il eût la majorité à la Chambre ; la situation parlementaire de son successeur ne laissait pas, par conséquent, d'être assez anormale.

Les collaborateurs choisis par le nouveau président du Conseil ont peu ou point de passé politique. Seul M. Negrès fut plusieurs fois ministre des Finances avec M. Zaïmis.

M. Coundouriotis, ministre de la Marine sortant, très favorable à l'Entente, n'a pas encore accepté le portefeuille de la Marine qui lui était offert. (Radio.)

Les élections auront lieu à la fin de juillet

ATHÈNES, 23 juin. — Le décret prononçant la dissolution du Parlement paraîtra aussitôt que possible et les élections auront lieu fin juillet.

Le parti gonnariste s'est réuni dès aujourd'hui pour préparer la campagne électorale.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 23 Juin (92^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Belgique, les tirs de destruction de nos batteries ont bouleversé les organisations ennemies de la région des Dunes.

En Champagne, hier, en fin de soirée, à la suite du bombardement de nos positions situées entre Maisons-de-Champagne et le Mont-Têtu, les Allemands ont attaqué par trois fois nos tranchées sur un front de 1.200 mètres environ. Toutes ces attaques ont été arrêtées par nos tirs de barrage ou repoussées à la grenade. Quelques fractions ennemies qui, à la troisième tentative, avaient réussi à pénétrer dans un de nos éléments avancés à l'ouest du Mont-Têtu en ont été chassées aussitôt à la baïonnette. Une dizaine de prisonniers sont restés entre nos mains.

Pendant la nuit, plusieurs coups de main contre nos petits postes au nord-est de la Butte-du-Meanil ont été repoussés.

Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont renouvelé leurs tentatives dans la région de la cote 304. Deux attaques à la grenade ont échoué sous nos feux de mitrailleuses. Au cours de la nuit, vive fusillade au bois d'Avaourt et au Mort-Homme. Bombardement intense des secteurs d'Esnes et de Chattancourt.

Sur la rive droite, l'activité de l'artillerie a été considérable sur tout notre front, depuis la Meuse jusqu'à Moulainville, surtout dans la région à l'ouest et au sud du fort de Vaux, où l'ennemi a fait un large emploi d'obus lacrymogènes.

Aux Eparges, une petite attaque allemande a complètement échoué.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, le bombardement par obus de gros calibre a continué toute la journée sur la région cote 304-Mort-Homme et sur nos deuxième lignes dans le secteur de Chattancourt.

Sur la rive droite, à la suite des violentes préparations d'artillerie de la nuit dernière, les Allemands ont dirigé, à partir de 8 heures du matin, une série d'attaques offensives à grande envergure, sur un front de 5 kilomètres environ, depuis la cote 321 jusqu'à l'est de la batterie de Damloup. Les attaques à gros effectifs se sont succédé avec un acharnement extrême, malgré les pertes énormes que nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses infligeaient à l'ennemi. Entre la cote 321 et la cote 320, après plusieurs assauts infructueux, les Allemands ont réussi à enlever nos tranchées de première ligne et l'ouvrage de Thiaumont. Une puissance attaque allemande qui était parvenue jusqu'au village de Fleury a été refoulée par une vive contre-attaque de nos troupes. Les attaques dirigées sur les bois de Vaux-Chapitre, Fumini, le Chenois et la batterie de Damloup ont été brisées par nos feux et complètement repoussées.

En Woëvre, lutte d'artillerie assez vive dans le secteur de Moulainville.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit du 22 au 23 juin, notre aviation a effectué plusieurs opérations de bombardement dans la région au nord de Verdun. Les gares de Grandpré, Longuyon, Nantillois, Audun-le-Roman, ont reçu de nombreux obus de gros calibre, ainsi que les cantonnements de la région d'Azannes et de Montfacon. Un violent incendie s'est déclaré dans la gare de Longuyon. Un dépôt de munitions ennemi situé au nord de Brieuilles a explosé sous nos projectiles et cinq foyers d'incendie ont été constatés.

Montamento de Madrid

ÉTATS-UNIS ET MEXIQUE

EST-CE LA GUERRE?

Les pourparlers diplomatiques continuent

WASHINGTON, 23 juin. — L'ambassadeur du Mexique a communiqué à M. Lansing, sur le dernier incident, un rapport du ministre des Affaires étrangères du Mexique déclarant que son gouvernement comprenait difficilement pourquoi les troupes des États-Unis s'étaient portées sur Carrizal, qui est sur la voie ferrée du Mexican Central, à quelque distance d'Andadjuerez et assez loin du point qui, disait-on, devait être la base du reste des troupes américaines venues de Columbus.

L'ambassadeur a demandé aussi des explications à M. Lansing, sur les intentions des troupes des États-Unis qui s'approchent de la ville de Carrizal. Il a signalé également l'occupation par le général Pershing des villes de Casasgrandes et de Noma Casasgrandes et déclaré que ces faits constituaient des actes d'hostilité. (Renas.)

Dans l'attente des événements

WASHINGTON, 23 juin. — En attendant le rapport du général Pershing sur l'affaire de Carrizal, aucune communication ne sera faite à la presse par le gouvernement au sujet des intentions des États-Unis.

On assure que le président Wilson pense qu'il s'agit de l'acte d'un officier subalterne, aucunement susceptible de modifier la situation.

On vient d'ailleurs d'apprendre que des diplomates s'entretenant à Mexico dans l'intérêt du maintien de la paix et que le président Carranza de son côté, retient l'ardeur belliqueuse de ses subordonnés.

Des personnalités qui ont rendu visite à la Maison-Blanche ont recueilli cette impression que, si, malgré tous les efforts pour empêcher la guerre, une rupture se produit, les États-Unis agiront avec une promptitude et une énergie extrême.

Les premiers détails sur l'engagement de Carrizal

NEW-YORK, 23 juin. — Les détails suivants concernant l'incident de Carrizal parviennent d'El Paso :

« Selon quelques survivants revenus du camp établi à la frontière, les Américains n'auraient nullement provoqué l'attaque, leur nombre s'élevait à 60, tandis que les Mexicains étaient au nombre de 200.

« Le lieutenant et le capitaine commandant la cavalerie indigène furent tués dans cette affaire.

« Le général mexicain réitéra l'avertissement que les forces du général Pershing seraient attaquées si celui-ci essayait un mouvement autre que celui de regagner la frontière.

5.000 nouveaux miliciens partent pour la frontière mexicaine

WASHINGTON, 23 juin. — Le département de guerre a ordonné aux premiers 5.000 hommes de la milice, mobilisés dans les États du centre et de l'ouest et appartenant à toutes les armes, de partir immédiatement pour la frontière.

Une note de M. Lansing aux États sud-américains

WASHINGTON, 23 juin. — M. Lansing a adressé un mémorandum aux représentants des États du Centre-Amérique et de l'Amérique du Sud.

Après avoir exposé la situation au Mexique, secrétaire d'État y annonce que, si des hostilités devaient se produire entre les États-Unis et le Mexique, les États-Unis n'auraient qu'un but, défendre contre de nouvelles incursions et ne songeraient nullement à intervenir dans les affaires du Mexique.

Officiers américains condamnés

NEW-YORK, 23 juin. — Deux officiers américains convaincus d'avoir vendu au Mexique des approvisionnements et des munitions de guerre viennent de comparaître devant la justice militaire.

Ils ont été condamnés à trois ans de prison.

Les convalescents auront un insigne

M. Justin Godart, sous-secrétaire d'État du Service de Santé, vient, sur la proposition du général Dubouche, gouverneur de Paris, de décider la création d'un insigne spécial destiné à désigner les soldats en traitement dans les hôpitaux civils et autorisés à circuler dans la capitale.

Le nouvel insigne sera constitué par un brassard blanc portant un galon rouge en forme de V.

Il est inutile, croyons-nous, d'insister sur l'importance de ce nouveau brassard. Il servira à désigner, à tout moment, le retour du front, il sera excusé leur irrégularité de tenue, souvent involontaire, et sans doute, encore, il désignera leurs titulaires aux regards et à la complaisance de la foule.

La vie romanesque du général Fred. Funston

Les Etats-Unis, a proprement parler, n'ont pas d'armée (c'est là une des erreurs de la politique wilsonienne et qui compromet la réélection, sans cela assurée, de l'actuel président), mais cependant en exemple dans l'Union quelques chefs militaires de premier ordre. Nous parlerons de ces chefs quand l'heure sera venue, et elle est très proche, de l'ouverture définitive de la campagne mexicaine qui sera longue, coûteuse et dont les répercussions politiques et économiques retentiront à travers tout



LE GÉNÉRAL FUNSTON

commandant des forces américaines à la frontière du Mexique

l'immense continent des deux Amériques. Aujourd'hui nous voulons seulement tracer la physionomie d'une des personnalités les plus curieuses du haut commandement américain, le major-général Frederick Funston, le premier engagé à la poursuite de Pancho Villa, après le raid de Columbus, il y a deux mois. Lord Northcliffe, s'exprimant sévèrement sur le compte d'un célèbre général qui n'était pas Américain, a dit : « C'est un général de cinéma ». Cette qualification, dans le sens le meilleur, peut s'appliquer au général Frederick Funston, un brillant raté de l'école militaire de West-Point, qui fut conducteur de trains, botaniste, choriste d'opéra, explorateur, reporter, conférencier, batteur d'estrade, organisateur, et qui en treize années de service a gagné le rang de major-général au milieu d'une existence d'aventures, civiles et militaires dont le défilé tragique que stupéfiant et vertigineux, projeté sur l'écran, ferait de ce vaillant soldat un véritable héros de cinématographie.

Frederick Funston porta le surnom de *fighting bantam*, le petit coq de combat. Il a maintenant un peu plus de cinquante ans. C'est un petit homme tout rond et tout rouge de cheveux, de barbe, et de teint. Il a une figure ronde, un corps rond, des manières rondes et parfois un vocabulaire à travers lequel il fait rouler comme des projectiles les mots d'argot des cow-boys de la prairie. Et toujours le sourire sur les lèvres. Il n'est peut-être pas le plus grand général de l'armée américaine; dans l'Ouest, c'est le plus populaire. Pour les manœuvres de coup de main, de poursuite et d'embuscade c'est le meilleur. En préface d'un de ses livres, dans lequel il narrait quelques-unes de ses surprenantes entreprises, il écrivait avec humour : « Ceci est, pour ainsi dire, une contribution nouvelle à la littérature d'aventures ». Frederick Funston est né à Iola, dans le Kansas; après des études, sommaires sans doute, dans les classes supérieures, il se présenta à West-Point. Déjà bien plus âgé d'action qu'élève assidu, il échoua à cet examen. Sans s'obstiner, il partit au hasard pour le Mexique où, se familiarisant avec les façons et le jargon des peones, il acquit une expérience précieuse de la vie mexicaine, pleine de péripéties violentes. Cette expérience faite, quelques temps après il revenait dans le Kansas et, par intermède, suivait les cours de l'Université afin de compléter son instruction. Pour subvenir à ses besoins, tout un hiver il exerça le métier de conducteur sur le Santa-Fé, où son énergie et aussi son expérience de la populace des frontières le firent remarquer dans de nombreux conflits avec les cow-boys, prompts au coup de feu ou au coup

de couteau. De là il se lança dans le reportage, associant l'action à l'écriture.

Et l'on sent ce que peut être un reporter dans ces régions mouvementées. Cette nouvelle profession ne l'attacha pas longtemps. Il la quitta pour devenir surveillant et prospecteur de mines. En 1891, nouvel avatar. Il avait certainement achevé par la pratique surtout, ses études, car il partait, comme botaniste, dans une expédition officielle pour la Vallée de la Mort (Californie) où dans le désert il se perdit, puis retrouva son chemin, ce qui lui fournit une série de récits dans les magazines.

En 1893, on le retrouve, à la tête des chercheurs d'or de l'Alaska. Il rampa au Klondike, et tout seul, menant un fragile canot, il fit une longue croisière sur le Yucan, collectionnant des plantes.

A trente et un ans, il était à New-York, cette fois, et non plus reporter, mais chroniqueur satirique dans les journaux. La guerre cubaine allait éclater. Frederick Funston organisa une expédition de filibusters, se joignit aux troupes de Gomez et devint lieutenant-colonel parmi les insurgés. Les Espagnols s'emparent de lui, il avale son brevet d'officier. Il est citoyen américain. On le remet en liberté. Dix-huit mois plus tard, colonel du 20^e Kansas, la méfiance à son égard des autorités militaires américaines le retenait à Tampa. Mais la campagne des Philippines s'ouvrait et le colonel Funston partait avec son régiment pour une des guerres les plus terribles qu'ait jamais menées l'Union américaine. C'est là qu'en mille actions diverses le colonel Funston fit preuve d'une éclatante valeur militaire, par son audace inventive, son intrépidité, son ascendant sur ses hommes. Un jour, à la poursuite de l'ennemi, il arrive en face d'un pont rompu, devant les rebranchements des Philippines. Il s'élance sans armes à la nage avec quelques hommes qui le suivent et saute dans la franchée que les occupants abandonnent, stupéfaits de sa témérité. Un autre jour, il passe le Rio-Grande sur une pirogue sous le feu de l'ennemi et tend un câble pour établir un bac pour les troupes américaines qui franchissent la rivière.

Son coup de maître fut la capture d'Aguiralde, insaisissable, et dont la retraite n'avait jamais pu être découverte. Pour arriver à la déceler, Funston se fit prendre comme prisonnier lui-même. Le résultat fut la capture du chef philippin et la nomination de Frederick Funston comme brigadier-général dans l'armée régulière à trente-six ans. A San-Francisco, lors du tremblement de terre, il devient gardien de la ville, chef de la police, chef des pompiers et chef des ensevelisseurs des innombrables victimes. A la Vera-Cruz, lors du débarquement de l'amiral Flechter, il met de l'ordre dans la ville, organise les Années et l'hygiène, si bien que les Mexicains, hostiles à l'occupation américaine, regrettèrent pourtant son départ...

Là où se trouve Funston, dit-on, il survient toujours quelque chose d'extraordinaire. Le voici lancé dans l'aventure mexicaine. Il a demandé d'abord 20.000 hommes, puis 40.000. A présent, il en réclame 65.000. Certainement il va se passer « quelque chose d'extraordinaire. »

C. B. Clay.

Un général autrichien blessé par un obus russe



GÉNÉRAL BOEHM-ERMOLLI

Suivant une dépêche de source autrichienne, le général autrichien Boehm-Ermolli a été blessé sur le front russe par un éclat d'obus, et transporté par auto à Lemberg.

BÉNÉDICTINE « la Grande Liqueur Française »
TONIQUE - DIGESTIF

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

DEMAIN...

... Tu ne prendras pas demain à l'Eternel, a dit un jour Victor Hugo qui s'y connaissait. Je ne m'amuserai donc pas à accaparer l'avenir, à faire le prophète sur l'après-guerre. Qui veut prédire veut mentir. Le *Demain* dont je vais vous entretenir est une revue, une revue de propagande allemande, et vous allez voir par quels moyens nos ennemis entendent influencer l'opinion des neutres.

Leur grand système consiste à ne pas marcher eux-mêmes : ils tiennent les ficelles, et les pantins font les gestes. Mais d'Allemand vous ne trouverez pas la plus petite trace dans cette publication bien présentée et qui paraît mensuellement chez un éditeur de Genève.

Il y a là un certain M. Guilbeaux que l'on doit tenir à l'œil, comme disent les soldats. Peut-être que vous l'étonneriez beaucoup en lui disant qu'il est un agent de propagande allemande : ils sont nombreux dans son cas qui ne se doutent pas des services qu'ils rendent à la cause d'outre-Rhin. Leur naïveté n'est pas une excuse : il est certain qu'un monsieur qui vous écrase les orteils et après quoi se confond en regrets ne vous en a pas moins écrasé les orteils. Mais, après tout, je ne sais pas si M. Guilbeaux est si naïf... Il publie des pensées profondes d'un comte de Fitz-James, dont la plus remarquable est celle-ci : *Et dire que les guerres peuvent se régler ainsi dans l'éternité!* L'auteur de cet aphorisme se fait une singulière idée du paradis et de la langue française. Il insinue qu'on se battra là-haut : ce n'est pas sérieux. Passons à d'autres curiosités de *Demain*, revue pacifiste, qui vous glisse des éloges de Romain Rolland comme certains gentlemen des prospectus... oui, vous m'avez compris. Il y a H.-M. Sandwich ou Swanwick, qui, au lieu de s'occuper de comestibles, s'occupe à nos meninges un chapitre intitulé : *Quelles sont les causes de la guerre? Ce n'est pas un désir de sécurité.* « Nous parlons parfois comme si l'Allemagne, s'écrie Sandwich ou Sandwick, était le seul état militariste. Mais toutes les grandes nations européennes sont organisées sur une base militariste. Etc., etc... »

Cela revient à dire que la France et l'Angleterre sont aussi coupables que l'Allemagne. Si nous pouvions digérer ce Sandwich, c'est que nous aurions un solide estomac. Dire que la France et l'Angleterre ont préparé des armes pour attaquer leurs voisins, c'est la fait de gens qui aiment tendrement M. de Bethmann-Hollweg. L'Angleterre n'avait pas cent mille soldats sur son territoire, le 2 août 1914. A part ça, Sandwich a raison! Quant aux attendrissements de *Demain* sur *die Aktion*, qui a continué à admirer Chudel, Francis James, Gauguin, Cézanne, Matisse, Pissarro », quant aux pleurs émouvants de *Demain* sur *das Forum* (prononcez Forum), qui propose Zola comme éducateur de la démocratie, toutes ces grâces, toutes ces minauderies, tous ces marivaudages empoisonnés, toutes ces insinuations en faveur d'une paix qui ne serait qu'une paix allemande, ne sont que des manœuvres louches. Parler de paix aux Alliés, aujourd'hui, c'est leur demander une abdication qui ne serait qu'une abjection; c'est crier « Kamerades! Kamerades! » en levant les bras au ciel, et, derrière, il y a une bonne mitrailleuse prête à cracher la mort.

Nous savons quelles sont les pensées secrètes et les préférences de M. Guilbeaux, directeur de *Demain*, depuis sa conférence odieuse de parti pris contre les Français, conférence qu'il a prononcée à Genève et qui a indigné son auditoire.

Il faut que *Demain* sache que demain les Alliés seront intraitables, que demain il n'y aura pas de traité de Francfort, que demain nous serons les plus forts. (Ça rime). M. Romain Rolland, M. de Bethmann-Hollweg et leurs acolytes ne peuvent rien là contre!

L'Inconnu.

Où l'on reparle du tunnel sous la Manche

La séance annuelle de la Société des Ingénieurs civils a été pour M. Moutier, professeur à l'Ecole Centrale, ingénieur des services techniques de la Compagnie des chemins de fer du Nord, l'occasion de faire un intéressant exposé de la question du tunnel sous la Manche.

En 1866 un protocole a été signé entre la France et l'Angleterre; la concession passée en 1876 par les pouvoirs publics a été accordée à titre définitif et rien ne s'oppose à la réalisation du projet dans les faits comme dans le principe.

D'autre part, une dépêche de Londres annonce que M. Fell a déposé hier à la Chambre des communes une motion concernant le tunnel sous la Manche : « La conduite de la guerre, dit cette motion, a montré les grands avantages qu'auraient retirés l'Angleterre et les Alliés de l'existence d'une voie ferrée sous la Manche et l'heure est venue pour le gouvernement d'approuver le projet, afin que les travaux de construction puissent être commencés aussitôt après la guerre, dès que la main-d'œuvre nécessaire pourra être obtenue. »

UN PRISONNIER "IMPORTANT", par MANFREDINI



— C'est un aviateur ?

— J'sais pas, mon lieutenant... Pour l'instant, c'est plutôt un ballon captif !!

Les fidèles collaborateurs du soldat belge



Avant la guerre, le chien belge était, dans les villes et les campagnes, le précieux collaborateur du laitier, du marchand ambulant et de bien d'autres gens de petit métier. Mais, aujourd'hui, il fait la guerre lui aussi, et, habitué à tirer la charrette construite à sa taille, il transporte des obus et des mitrailleuses jusqu'à proximité du front.

DERNIERE HEURE

Combats acharnés sur tout le front russe

Nos alliés progressent en Bukovine.

PÉTROGRAD, 23 juin. — Communiqué du grand état-major :

Dans certains secteurs du front sud de la région de Drinsk, les Allemands, après une préparation d'artillerie, ont tenté de prendre l'offensive, mais partout sans succès.

Des avions ennemis ont jeté hier une quarantaine de bombes sur la gare de Molodetchno.

A 11 heures du soir, le 21 juin, un combat s'est engagé sur la ligne du canal d'Oghinsk, dans la région de Lognischine; hier soir, le combat continuait toujours.

Les tentatives faites de part et d'autre pour traverser par des passages du canal débordé ont échoué.

Au cours de ce combat, le vaillant général Stepanovitch et le brave colonel Berghenstroel ont été blessés; le colonel Berghenstroel est mort peu après.

Sur tout le front du général Broussiloff, des combats locaux sont engagés dans les régions où ont été livrés les anciens combats et dans des régions nouvelles, notamment près de Radziviloff. Les troupes ennemies continuent à recevoir des renforts venus des frontières françaises et italiennes.

Notre offensive en Bukovine continue. Nous avons occupé les trois bourgs de Gouza, de Goumora et de Straja, à l'ouest de Radaoutz.

A Vischnitz, près de Koutty, pendant la poursuite de l'adversaire nous avons fait environ 800 prisonniers.

L'ennemi se replie vers les Carpathes.

FRONT DU CAUCASE

La situation est sans changement.

Le nouveau maire de Czernowitz est un sujet roumain

LAUSANNE, 23 juin. — La Nouvelle Presse libre apprend que les Russes ont déjà nommé le nouveau maire de Czernowitz.

Celui-ci est un sujet roumain, l'abbé docteur Georges Sandru, de l'église grecque orientale de Czernowitz.

Le blocus de l'Allemagne doit être plus étroit

LONDRES, 23 juin. — Le Daily Mail, demandant un blocus plus étroit, dit :

« Les quelques semaines qui vont venir sont d'une importance capitale pour l'Allemagne, qui, maintenant, est plutôt à court d'approvisionnement. »

« Si l'emprise de notre marine était transformée en véritable étranglement, nous pourrions obtenir de bons résultats, afin que les Allemands sentent les effets de la faim. »

« De plus, les Allemands croient qu'ils ont obtenu une victoire navale et que le blocus est terminé. Si ce blocus devient doublement rigoureux, les Allemands seront convaincus de notre maîtrise des mers. »

La perte du Mercure

PÉTROGRAD, 23 juin. — On donne les détails suivants sur la perte du vapeur *Mercure*, que le communiqué du grand état-major a signalée hier.

Le *Mercure* naviguait d'Odessa à Kherson; il avait à bord environ 800 passagers, dont de nombreux élèves de diverses écoles rentrant dans la province pour y passer leurs vacances d'été.

A vingt verstes d'Odessa, à deux lieues de la côte, le vapeur toucha une torpille et eut la proue complètement enfoncée; il coula en cinq minutes.

Deux grandes chaloupes immédiatement descendues à la mer chavirèrent; les survivants se tinrent à la surface de l'eau au moyen de divers objets flottants. Treize canots arrivèrent sur les lieux de la catastrophe, mais ne purent pas aborder le navire, par suite de la houle très vive. Ils réussirent cependant à recueillir de nombreux naufragés que les vagues leur apportaient. Beaucoup de passagers sachant nager purent atteindre la côte. De ce fait, la plupart des passagers se sauvèrent. Jusqu'ici, la mer a jeté à la côte 28 cadavres.

On rapporte que le capitaine du vapeur russe *Potemkine*, qui vit l'explosion et la perte du *Mercure*, ne s'approcha pas du navire en détresse, craignant quelque sous-marin.

L'ultimatum allemand à la Suisse

GENÈVE, 22 juin. — Le Journal de Genève exhorte au calme l'opinion suisse très alarmée de ce qu'elle appelle l'ultimatum allemand et ajoute :

« La situation n'est pas moins très sérieuse et mérite toute notre attention. »

« Chacun sait que notre pays, pour vivre, a besoin des produits du dehors. »

« Les puissances de l'Entente lui fournissent chaque jour en moyenne 4.600 tonnes de marchandises; les Empires centraux en envoient 15.300. »

« Les premières nous livrent des produits alimentaires, du coton et de la soie pour nos industries textiles; les seconds nous vendent du charbon, du fer, de la benzine. »

« Il est entendu que ce que nous recevons d'un groupe de belligérants ne doit pas être cédé à l'autre. »

« Cette règle a subi une série d'exceptions, l'Allemagne ne voulant céder la benzine et le pétrole que contre des compensations; ces compensations ont été réglées d'accord avec les puissances de l'Entente. »

« Maintenant l'Allemagne nous demande, toujours à titre de compensation, de lui laisser les denrées qu'elle a fait acheter en Suisse, il y a longtemps, et que le Conseil fédéral a fait séquestrer en vertu de l'ordonnance interdisant l'exportation de certains produits, faute de quoi, elle ralentira les envois de charbon. »

« Or, la Suisse, par suite de ses accords internationaux, ne peut laisser sortir les produits demandés qu'avec l'autorisation des puissances de l'Entente; des négociations sont entamées à cet égard par le Conseil fédéral. »

Le Bund donne au sujet de la note allemande les précisions suivantes :

« La principale réclamation de l'Allemagne concerne le fait que ce pays nous a livré pour 17 millions de marks de marchandises en échange desquelles elle n'a pas reçu de compensations. Ces compensations n'ont pu être effectuées parce que les États de l'Entente mettent comme condition à la livraison des marchandises qu'ils nous livrent que ces marchandises ne seront pas réexpédiées en Allemagne. L'Allemagne, en conséquence, a livré à la Suisse des marchandises sans recevoir d'autres marchandises de Suisse. Ce sont ces compensations qui forment le premier et le plus important point de sa réclamation. L'Allemagne nous fixe un délai pour fournir les marchandises qu'elle estime lui être dues. »

« Un second point de la note concerne la livraison des marchandises désignées comme propriété allemande que le Conseil fédéral a frappées de séquestre. Il s'agit des stocks constitués par les acquéreurs. En échange de ces marchandises, l'Allemagne offre de nous fournir en guise de compensation des marchandises autres que le charbon et le fer. »

« La note pose enfin en principe que le charbon, le fer et l'acier continueront à être livrés sans compensation, à condition que des compensations continueront à être fournies pour les autres articles. Toutefois, l'Allemagne, si les demandes concernant les compensations n'étaient pas admises, se verrait obligée de réserver de préférence son charbon et son fer à d'autres neutres qui lui offrent de meilleures conditions d'échange. »

Cinq délégués du Conseil fédéral se rendent à Paris

BERNE, 23 juin. — La délégation, chargée par le Conseil fédéral de négocier avec les gouvernements de l'Entente au sujet du service des compensations de la Suisse avec l'Allemagne et qui s'est rendue à Paris à cet effet, se compose de MM. Alfred Frey, Chuard, Grobet, Chmibeny et Ador.

La succession de lord Kitchener

LONDRES, 23 juin. — Le Daily Chronicle explique que le retard apporté à la nomination de M. Lloyd George pour remplacer lord Kitchener est dû à une cause technique.

En effet, l'acte de 1838, créant le gouvernement des Indes, décrète qu'il n'y aura pas plus de quatre principaux secrétaires d'Etat à la Chambre des Communes. Or, il y en a déjà quatre : sir Ed. Grey, M. Samuel, M. Bonar Law et M. Chamberlain.

Donc, avant que M. Lloyd George puisse être nommé, il faudra, ou amender l'acte de 1838, ou modifier la composition du cabinet, ou envoyer un des principaux secrétaires à la Chambre des Lords.

Comment éclata la révolte des Arabes

Les procédés d'Enver pacha

LONDRES, 23 juin. — L'Agence Reuter communique qu'à la suite de la visite d'Enver pacha, de nombreux Arabes musulmans avaient été pendus, fusillés ou emprisonnés.

Les deux députés musulmans de Homs et Nejez avaient été exécutés.

Les musulmans Chia de Kerbala et de Nejez, dans la région de Bagdad, outrés des exécutions turques, attaquèrent les garnisons ottomanes.

Les Turcs bombardèrent les sanctuaires sacrés de Kerbala, tenus en haute vénération par les musulmans Chia, de Perse et d'Inde et qui, ainsi que ceux de Nejez renferment des trésors considérables constitués par la piété des pèlerins dans les siècles passés.

Kerbala se trouve à 95 milles au sud-ouest de Bagdad, dans une région où habitent près de 500.000 musulmans Chia, dont 100.000 parlent persan.

Communiqué italien

ROME, 23 juin. — Dans la Vallarsa, nos troupes ont occupé de nouvelles positions au delà de Rio-Roncini (est de la cime de Mezzana) et sur le col de Lora (ouest du mont Pasubio).

Nous avons pris des armes, des munitions et des bombes.

Le long du front Posina-Astico, actions des artilleries ennemies.

Nous avons repoussé des attaques des groupes ennemis dans la zone de Campiglia et sur le Monte-Spin.

Sur le plateau d'Asiago notre pression contre les positions ennemies continue.

En Carnie et sur l'Isonzo activité des deux artilleries, particulièrement intense, dans le Haut-Boite.

La notre a provoqué, sur plusieurs points, des incendies dans les lignes ennemies.

Des avions bombardent Venise

ROME, 23 juin. — Ce matin, aux premières heures, des avions ennemis ont volé au-dessus de Venise et ont lancé plusieurs bombes. Six personnes ont été tuées et il y a quelques blessés. Les dégâts causés à des bâtiments sont peu importants.

Le décret de clôture de la Chambre grecque

ATHÈNES, 23 juin. — Le décret clôturant la session de la Chambre grecque a été publié aujourd'hui. (Radio.)

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

Sur la proposition du ministre des Affaires étrangères d'Italie, le roi Victor-Emmanuel II vient de conférer à M. Louis Barthou, ancien président du Conseil, le grand cordon des Saints-Maurice et Lazare.

M. Tommaso Tittoni, ambassadeur d'Italie à Paris, a été désigné pour remettre à M. Louis Barthou les insignes de l'ordre.

TOULON. — Le général de division Pennequin, de l'armée coloniale, est décédé, dans sa soixante-troisième année, à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier.

RENNES. — Deux des officiers allemands prisonniers au fort de Châteaufort, qui s'étaient évadés ces jours derniers, viennent d'être repris.

LIÉGEOIS. — La mission canadienne, accompagnée de M. Darnour, député, a visité les fabriques de tapis de Fellelin et d'Aubusson. Après un banquet offert à Aubusson, la mission canadienne est partie pour le Mont-Dore.

AMSTERDAM. — L'Echo Belge annonce que le conseil de guerre de Namur a condamné le procureur du roi Albert, M. Henry Capelle, à 5.000 marks d'amende ou deux cents jours de prison, pour avoir, contrairement aux ordres récents donnés par le gouvernement von Bissing, maintenu en prison un sujet allemand.

AMSTERDAM. — Les Nieuws Van Den Dag disent que la police a saisi, à Hertogenbosch, le remorqueur *Pax*, contenant quatre cents tonnes de riz et trente caisses de cacao destinées à être introduites en contrebande en Allemagne.

OBÉSITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

L'une des mille et une manières de servir la patrie



Les femmes britanniques s'évertuent de mille et une manières à rendre service à leur patrie. En l'absence des hommes mobilisés, elles ont résolu d'aller faire les travaux des champs. Et, dès les premiers jours, elles s'y sont distinguées excellemment par leur habileté... professionnelle. Pourtant, ce sont là des citadines : des doctresses, des filles d'avocats, des courtières d'affaires, des artistes, des professeurs de piano. Il en est venu de toutes les contrées et même des colonies.

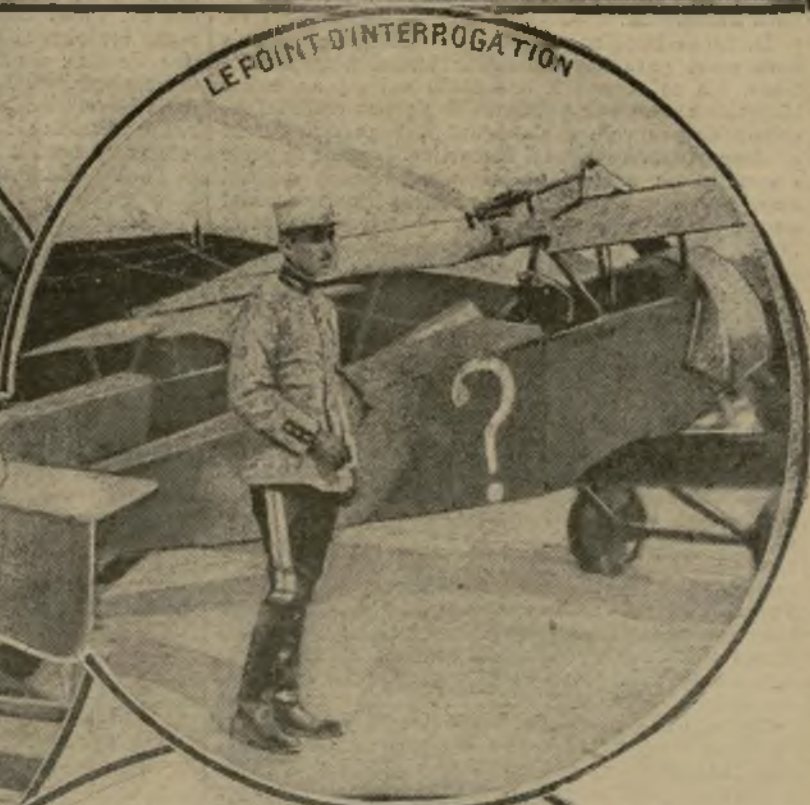
La décoration fantaisiste de nos glorieuses ailes



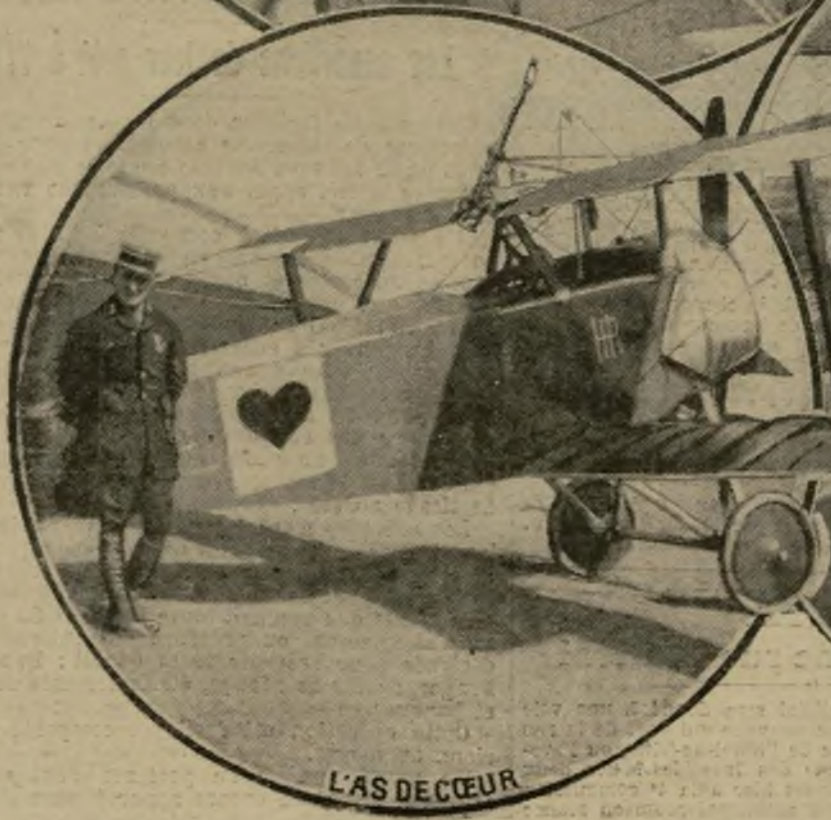
UNE ESCADRILLE D'AVIONS DE CHASSE



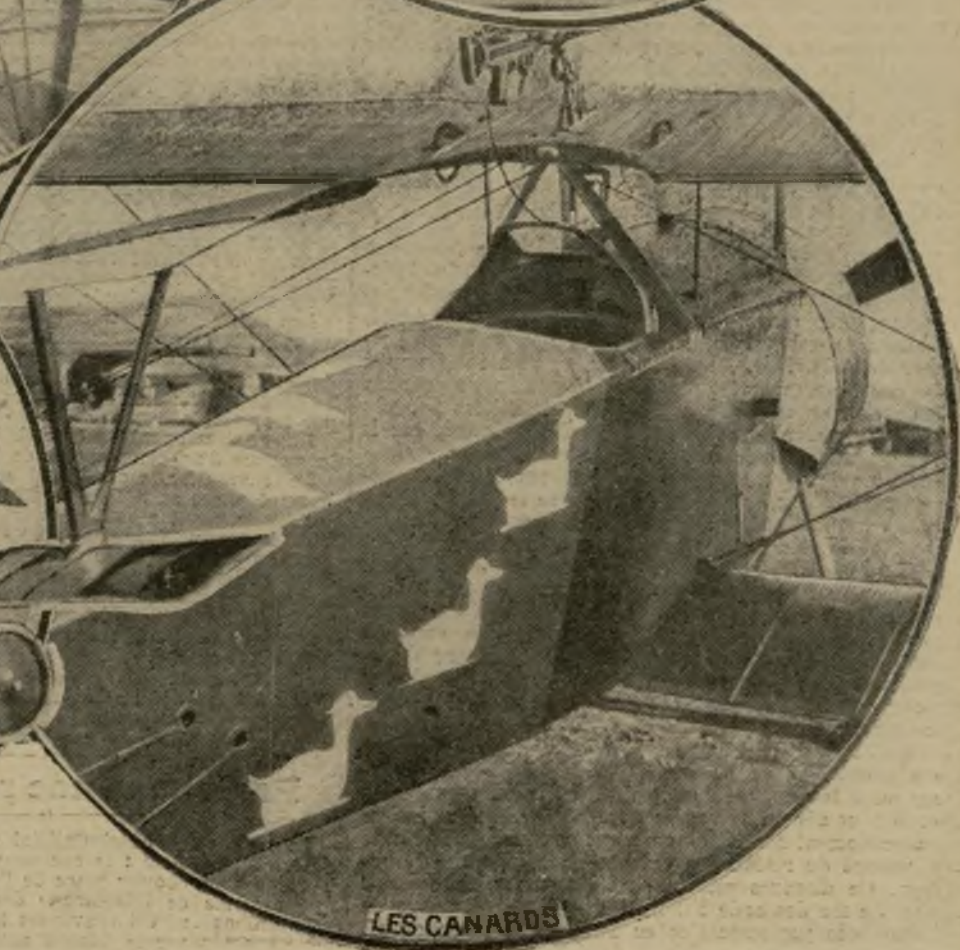
L'AS DE CARREAU



LE POINT D'INTERROGATION



L'AS DE CŒUR



LES CANARDS

La mode des fétiches ou des pittoresques signes distinctifs n'a point disparu chez nos aviateurs, et c'est avec des appareils décorés de symboles ou de dessins plaisants que ces braves vont exercer de justes représailles au-dessus des cités ennemies. On voit ici l'avion as de cœur, celui des trois canards, et celui aussi du point d'interrogation. Chacun de ces graphiques constitue le plus souvent une allusion à quelque épisode, comique ou héroïque, auquel participèrent l'avion et son pilote.

LA VIE INTELLECTUELLE

"Lamartine orateur"

La gloire de Lamartine avait été sacrifiée longtemps et il semblait que Lamartine ne dût pas avoir de chance devant la postérité.

Mais, depuis quelques années, cette grande et pure renommée échappe à son destin mélancolique. Les uns ou les autres travaillent à la faire de nouveau resplendir. Jules Lemaitre s'y était employé de son mieux et peut-être qu'il n'était pas très fâché de diminuer par là le prestige de Victor Hugo. Et puis on s'est avisé de ceci que Lamartine avait été un homme d'Etat, un grand homme d'Etat loyal et généreux. Des études importantes et toujours défectueuses même dans la critique ou la raillerie ont été consacrées à son rôle politique. Ces études, M. Louis Barthou les complète aujourd'hui en écrivant l'histoire de Lamartine orateur.

Le génie de Lamartine orateur n'est pas contesté; mais il pourrait être connu davantage. M. Louis Barthou s'applique heureusement à le faire connaître, et il faut convenir que dans son livre patient il l'analyse méthodiquement et minutieusement. C'est ce que nous souhaitons.

M. Louis Barthou, si je ne me trompe, a conquis dans notre pays une réputation comme homme politique. En se vouant à une étude qui est au moins littéraire autant que politique, il n'a pas craint d'en courir des reproches analogues à ceux qui furent adressés vigoureusement à Lamartine. Lorsque ce poète descendit des nuages, ou, si vous préférez, du ciel pour s'occuper des affaires terrestres, Louis Veillot pensa l'écabaler sous le poids de paradoxes assez lourds. « Dans une société sage, disait-il, il y aurait sûrement une loi, du moins une coutume qui interdirait toute fonction civique à tout homme convaincu d'avoir fait des vers, passé l'âge de treize ans. Le poète ne pourrait être relevé de cette incapacité qu'après l'examen d'un jury de prêtres, d'artisans et de ouï-direns qui déciderait si la qualité morale de ses strophes et de son intelligence peut le faire absoudre du cas de métronomie. » Et encore : « Un peuple qui donne la parole aux poètes sur les affaires de l'Etat est un peuple abêti. » Cependant Louis Veillot se laissa séduire un moment aux qualités exceptionnelles — et inattendues — de Lamartine jusqu'à l'heure où il le condamnait décidément pour sa hardiesse magnétique qui avait eu le tort seulement de ne pas réussir. Et il prononça : « La France s'est oubliée à cette folie de prendre un jour pour colonel le principal musicien du régiment. » Ainsi Veillot exprimait un préjugé commun et qui persistait, tenace : les poètes ne sont pas aptes à s'occuper des intérêts de l'Etat.

La conduite même de Lamartine et le livre que M. Louis Barthou consacre à Lamartine orateur prouvent, au contraire, que parfois les poètes sont aptes à s'occuper des intérêts de l'Etat avec clarté et pénétration, avec prévoyance et une sorte de génie divinatoire. Ce livre prouve, en outre, que M. Louis Barthou ne saurait être accusé d'être un colonel tenant la partie du principal musicien du régiment.

En effet, pas plus dans son ouvrage sur Lamartine que dans son précédent ouvrage sur Mirabeau, M. Louis Barthou ne sépare entièrement la politique de la littérature. Chacun de ses volumes est un essai politique et littéraire.

Maintenant, en suivant les périodes de développement de l'admirable, de l'incomparable éloquence lamartinienne, vous suivrez les périodes de l'histoire parlementaire pendant le règne de Louis-Philippe et durant la deuxième République. Alors, Lamartine semblera beaucoup d'idées qui devaient germer dans l'avenir. Alors, Lamartine prit rang parmi les conducteurs de peuple, alors Lamartine se prépara à devenir un chef. On suit passionnément les progrès de cette merveilleuse éloquence qui se répand, car il y a là une grande âme qui s'épanche.

M. Louis Barthou a le goût de la parole et des orateurs. Le choix de ses sujets de livre le trahit. Mirabeau! Lamartine! Mais pour Mirabeau, pour Lamartine, et M. Louis Barthou le comprend ou ne peut mieux, parler c'était agir. Presque tous les discours de Lamartine sont des actes singulièrement courageux. A une heure où régnait mollement une bourgeoisie satisfaite et somnolente, Lamartine annonça les évolutions inévitables et le renouvellement de la politique aux sources populaires. Il arrivait aussi que, pour Lamartine, parler c'était non seulement agir mais prophétiser.

Oui, ce poète est un prophète, et ce poète, déroulant ses prophéties en phrases harmonieuses et nombreuses mais fermes, est l'homme d'Etat le plus judicieux, et le plus sûr en sa sagesse. M. Louis Barthou insiste naturellement sur le discours que prononça Lamartine à propos du retour des cendres de l'empereur Napoléon. Ce discours est un chef-d'œuvre, n'en doutons pas. Je me demande s'il n'est pas le chef-d'œuvre de l'éloquence parlementaire en France. Mais on aurait pu croire le poète sensible surtout à l'ample beauté de la manifestation que ce retour des cendres promettait et accueillant avec enthousiasme l'idée que Palmerston qualifiait : une idée bien française; l'homme politique mérita au poète, et l'homme politique eut raison.

« Je ne me prosterne pas, disait-il, devant cette mémoire; je ne suis pas de cette religion napoléonienne, de ce culte de la force que l'on veut depuis

quelque temps substituer dans l'esprit de la nation à la religion sérieuse de la liberté... »

« J'ai passé ma jeunesse à admirer et à maudire quelquefois ce gouvernement. Je lui dois beaucoup, cependant; je lui dois le sentiment, l'amour, la passion de la liberté par ce sentiment de la compression publique qui pesait alors sur toutes les poitrines et que son nom seul fait encore ressentir. Oui, j'ai compris pour la première fois ce que valaient la liberté et la parole libre en vivant sous ce régime du silence et de volonté unique dont les hommes d'aujourd'hui ne voient que l'éclat mais dont le peuple et moi-même ne voyons que la pesanteur... »

« Faites attention à ces encouragements au génie à tout prix. Je les redoute pour notre avenir. Je n'aime pas ces hommes qui ont pour doctrine officielle la liberté, la légalité, le progrès et qui prennent pour symbole un sabre et le despotisme... »

Et l'homme politique eut raison. Mais l'orateur avait un tel bon sens, un tel élan, un tel lyrisme que jamais homme politique n'eut raison plus noblement.

Sa noblesse, la noblesse de l'esprit, la noblesse du cœur, M. Louis Barthou les aperçoit inéssamment dans l'éloquence de Lamartine; et le lyrisme, tantôt plus mesuré, tantôt plus impétueux, de la forme et de la pensée. Il serait exagéré de prétendre que M. Louis Barthou est un lyrique; il n'est pas excessif de dire que M. Louis Barthou a défini parfaitement le lyrisme oratoire, si original et si émouvant, de Lamartine. Je dis : si original. Et pourtant Lamartine avait des maîtres. M. Louis Barthou, versé dans l'histoire de la Révolution, et à qui ses études sur Mirabeau ont rendu familière l'éloquence de ce temps, a discerné très exactement la parenté de l'éloquence de Lamartine et de Vergniaud. Il y a là une étude des influences bien précise et bien fine et l'on sait de reste que l'étude des influences est fort malaisée.

Puisse le livre de M. Louis Barthou si attentif, si documenté, si limpide et pieux jusque dans les détails, sur Lamartine orateur, ramener notre curiosité à l'orateur le plus riche et le plus divers de notre histoire nationale! Puisse-t-il nous faire aimer chaque jour davantage les hommes politiques ressemblant à Lamartine. Lamartine avait l'intelligence la plus large et la plus libre, l'âme la plus libre, la plus loyale et la plus accueillante, une dignité absolue dans une haute ambition, l'horreur des intrigues, le dégoût des rivalités personnelles; et il était toujours prêt à tout sacrifier à ses idées. Il disait (dans un discours inédit : le livre de M. Louis Barthou nous apporte des « inédits » dont plusieurs sont précieux, dont aucun n'est négligeable), il disait : « L'égoïsme en trompant les autres se trompe lui-même; le dévouement ne se trompe jamais... »

J. Ernest-Charles.

Un crime mystérieux

On découvre, à Maisons-Alfort, le cadavre d'une femme assassinée

Vers 11 heures, hier matin, deux militaires travaillant un petit bois situé entre Saint-Maurice et Maisons-Alfort, lorsqu'ils découvrirent, dans un fourré, le cadavre d'une femme.

Ils s'empressèrent d'informer le commissaire de police de la circonstance, à Charenton-le-Pont, qui se rendit sur les lieux, précédé de peu le Parquet et M. Valette, chef de la Sûreté parisienne.

Les premières constatations établirent qu'il s'agissait d'un crime.

La victime, paraissant âgée d'une vingtaine d'années, était étendue sur un lit de feuillage. Elle portait au cou trois blessures profondes paraissant avoir été faites avec un instrument contondant, et son temporal droit avait été brisé.

Sa mise était soignée, presque élégante.

Les magistrats trouvèrent près du corps un chapeau, un ruban et une bouteille de champagne vide.

Dans le pécule, aucun papier, seulement un ticket du Métropolitain pris, hier matin, à la station de l'Étoile.

Le crime a donc été commis un peu avant sa découverte par les soldats.

Des papiers ayant contenu de la charcuterie portaient la marque d'un commerçant de l'avenue de Wagram.

Le charcutier, mandé, fut mis en présence de la jeune femme, et il la reconnut pour une cliente, qui, jeudi soir, avait acheté chez lui des comestibles variés, mais il ne put fournir d'autres renseignements.

L'identité de la malheureuse reste donc mystérieuse. Un monchoir, cependant, serait susceptible, grâce aux marques spéciales aux blanchisseurs, d'orienter les investigations de la police.

Dans la soirée, le cadavre a été transporté à la Morgue, où l'autopsie en sera faite par le docteur Derrien, médecin légiste.

HOTEL DE VILLE

Paris aura une rue Galliéri

Le nom du général Gallieni sera donné à une voie de Paris; laquelle : la rue nouvelle qui part de la rue Turbigo pour aboutir place de l'Hôtel-de-Ville, ou l'avenue centrale de l'Esplanade des Invalides? Ces deux propositions ont été renvoyées hier à la 4^e commission pour examen par le Conseil municipal réuni en séance publique.

Une somme de 10.000 francs a été votée ensuite pour participation de la Ville de Paris à la « Journée Gerbe ». L'assemblée a invité la 4^e commission à fixer le montant du crédit qui sera mis à la disposition de l'administration pour envoyer, comme l'an dernier, des prix aux élèves des écoles primaires et des cours d'adultes des communes de Nanterre et de Thury.

A LA CHAMBRE

La bataille pour l'alambic

Sept jours de comité secret n'ont pas calmé l'ardeur des défenseurs des bouilleurs de cru. Comme on reprenait hier l'article 5 du projet de douzièmes qui prévoit la suppression du privilège pendant la durée de la guerre, ils étaient à leurs banes, en phalange compacte, résolus à arracher à la commission le maximum de concessions possibles.

Concessions! Transactions! La commission du budget s'était vainement efforcée d'en trouver d'acceptables. En désespoir de cause, elle était revenue à son texte primitif.

Au début de la séance, M. Raoul Péret, son rapporteur, l'annonce en des termes qui n'enlèvent pas tout espoir aux bouilleurs.

M. Barthe s'installe à la tribune avec un dossier dont le volume inquiète. Va-t-il parler durant deux heures? Mais non. Il est bref et prêt à sacrifier provisoirement le privilège si l'on veut lui donner l'assurance que le projet rapporté par la commission de législation fiscale et au texte duquel il a collaboré — le projet Berthe, parbleu! — viendra en discussion dès juillet.

M. Camuzet, également bouilleur, a fait le tour des zines de son quartier; on lui a servi du marc fanaisie, du kirsch fanaisie et du calvados fanaisie à deux sous le petit verre. Et il a eu des doutes sur l'excellence de la qualité.

Frappez l'alcool industriel, dit-il. C'est la plus coupable!

Et M. Simonet (Voages) vient prêcher pour ses bouilleurs, de bien petits bouilleurs de consieurs et de pruniers.

— Savez-vous, dit-il, par qui le produit de leur distillation est consommé? Par des sénateurs, des députés, des membres de l'Institut et même des hygiénistes!

On rit et on applaudit quand M. Simonet demande, au nom de l'union sacrée, que l'on fasse aux petits bouilleurs de l'est la faveur de ne pas les comprendre dans l'article 5.

M. Roux-Costadan suggère qu'avec les fruits on pourrait peut-être faire des confitures. Quant à lui, bien qu'ayant 17.500 bouilleurs dans son département, il est prêt à voter la suppression du privilège, la suppression non pas provisoire mais définitive, telle que la demande l'amendement de M. Charles Benoist.

On discute encore un moment, puis on vote. Combattu par le ministre des Finances et par la commission du budget, l'amendement de M. Charles Benoist est repoussé par 385 voix contre 152. On adopte les deux premiers paragraphes de l'article 5, qui portent à 400 francs l'hectolitre, jusqu'à la fin des hostilités, le droit général de consommation sur l'alcool, les droits d'entrée étant supprimés, et l'on renvoie la discussion à cet après-midi. D'ici là, un texte transactionnel sera peut-être trouvé.

LES TITRES DES PAYS NEUTRES

Les conditions de leur prêt à l'Etat

C'est afin de faciliter dans les pays neutres les opérations de trésorerie nécessaires pour les besoins de la Défense Nationale que le ministre des Finances a fait appel aux porteurs de titres des pays neutres.

Il s'agit d'un prêt à consentir à l'Etat par les porteurs qui reçoivent en échange des valeurs prêtées un certificat négociable en Bourse.

Ainsi que nous l'avons dit, en déposant leurs titres, timbrés ou insuffisamment timbrés français, les porteurs encaissent immédiatement une bonification d'un quart, soit 25 0/0 du revenu brut annuel desdites valeurs.

En outre ils ont droit au montant du bénéfice de change des coupons de leurs titres, s'il y a lieu, et aussi au profit que peut leur valoir, le cas échéant, le remboursement des titres par voie de tirage au sort.

Les prêteurs n'ont à supporter aucun impôt ni taxe à l'occasion des actes de prêt, de regus, quittances, décharges et généralement de toutes opérations concernant le prêt lui-même.

Ajoutons que pendant toute la durée du prêt, ils sont simplement en présence des intermédiaires désignés pour recevoir leurs dépôts : Banque de France, agents de change, établissements de crédit et banques.

Cette opération est facile et comporte de sérieux avantages.

Un grand nombre de porteurs l'ont compris, ceux qui n'ont pas encore apporté leurs titres ne doivent pas hésiter, d'autant plus que tout en recueillant un bénéfice important ils servent l'intérêt national!

STENO-DACTYLO Rue de Rivoli, 53 PIGIER
Leçons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langues.

EN ALSACE

Les nouveaux petits Français

Depuis qu'il y a la guerre, le vieux bourg tapi au fond de la vallée, entre des montagnes bleues couvertes de sapins noirs, a vu passer plus de monde que depuis qu'il existe. Et pourtant il ne date pas d'hier; les vieilles maisons de la grand-place ont plusieurs siècles et, près de la rivière, une bâtisse, dont le toit qui n'en finit pas arrive presque juste par terre, était autrefois un moulin qui eut l'honneur d'abriter pour une nuit le cardinal de Mazarin.

Mais ce sont là de vieux souvenirs, et puis peut-on comparer la suite d'un ministre, fût-il du dix-septième siècle, avec les héros d'aujourd'hui qui entourent les hôtes de marque qu'a reçus le bourg? Vous ne savez donc pas que le général Lyautey y a passé la revue de la division marocaine et que le généralissime, notre père Joffre lui-même, devant les bataillons rassemblés sur la place, a décoré quelques braves qui s'étaient couverts de gloire!

Le bourg n'a pas eu les honneurs du Communiqué, on ne s'y est pas battu; mais presque tous les régiments de la région le connaissent pour y avoir cantonné. Il a eu pour hôtes les troupes d'Afrique et celles du Nord, une division est venue s'y reposer après s'être battue à Verdun, un corps d'armée y a



installé ses ambulances; mais de tous ces hôtes, les plus touchants peut-être ce sont les plus petits.

Ce sont les petits enfants de l'Alsace annexée, devenus de petits Français.

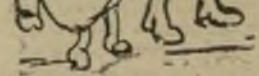
Un matin, sur des voitures, sur des chars de toutes sortes traînés par des bœufs, sont arrivés en long cortège les habitants d'un village que les *Diables bleus* venaient à coups de baïonnette de rendre à la France. Le canon grondait si fort et les obus faisaient tant de ravage parmi les maisons du village qu'il fallut faire évacuer la population civile. C'est dans le vieux bourg, tapi au fond de la vallée, qu'elle est venue chercher asile.

Les vieux se sont mis à travailler autant qu'ils le pouvaient, et les enfants sont allés à l'école.

Ils sont toute une nichée. Leur instituteur, un vieux bonhomme à lunettes, est arrivé en même temps qu'eux. On a mis à sa disposition une grande salle blanchie à la chaux. Sur les murs, il y a une carte de France, le portrait du général Joffre, celui de M. Poincaré, et dans le fond un drapeau tricolore. C'est là qu'il leur fait la classe en allemand, en même temps qu'il leur apprend à parler le français.

Tous les jours, à onze heures, à la sortie de l'école, les rues s'emplissent du joyeux fracas des petites galoches et des petits sabots. Les garçons ont des bonnets de fourrure, les filles des capelines vertes ou rouges. Tous, ils parlent un langage extraordinaire où il y a du patois alsacien, du boche et, le plus qu'ils en savent, du français; ils vous appellent dans la rue pour avoir le plaisir de prononcer « monsieur, monsieur », et peut-être aussi dans l'espoir que vous leur donnerez deux sous.

Ils parlent aussi le langage des soldats. Beaucoup d'entre eux, à force d'avoir vécu dans des pays où cantonne la troupe, connaissent plus de mots poilus que de mots français. C'est un patois nouveau qui s'ajoute encore à ceux dont est faite la langue qu'ils parlent. Les soldats sont leurs grands amis; ils en ont vu de toutes les sortes et de toutes les couleurs. Les plus petits ont très peur quand un tirailleur noir leur sourit ou leur fait des grimaces; mais les grands



qui ont vu les Boches apprendre le pas de parade, et les unter-officiers leur apprendre le métier à grands coups de botte, savent bien que nos nègres sont des gens charmants. Ils courent entre les jambes des poilus qui vont à l'exercice; ils soufflent sur leurs feux quand ils font la popote, font leurs commissions et même quelquefois les aident à éplucher les

qui ont vu les Boches apprendre le pas de parade, et les unter-officiers leur apprendre le métier à grands coups de botte, savent bien que nos nègres sont des gens charmants. Ils courent entre les jambes des poilus qui vont à l'exercice; ils soufflent sur leurs feux quand ils font la popote, font leurs commissions et même quelquefois les aident à éplucher les



pommes de terre. En récompense, on leur donne des biscuits, une boîte de « singe » ou bien des boutons d'uniforme; il y en a même qu'on rencontre coiffés d'un vieux calot ou d'un képi hors service. Les soldats ont une tendresse émue pour cette marmaille qui grouille autour d'eux. Ces gamins et ces gamines leur rappellent ceux qu'ils ont laissés à la maison.

Entre ces petits non pas « déracinés » mais au contraire « transplantés » en bonne terre de France et les soldats si loin de chez eux une sympathie très grande s'est établie.

Ces nouveaux petits Français sont de toutes les fêtes. Quand une personnalité arrive au bourg, ils vont l'attendre à la gare avec des bouquets. Ils ont vu ainsi descendre du train plusieurs généraux, et même, ce fut le grand jour, un jour dont ils se souviendront tant qu'ils vivront, le président de la République est venu les voir.

Le train présidentiel arriva un soir à la petite station qui n'avait jamais été à tel honneur.

Le chef de gare n'en est pas encore revenu, et chaque fois que devant lui on parle de la visite du président, il coupe la parole à celui qui l'a, pour prendre sa place :

— Oui, mes amis, le président est venu nous faire visite, et, la nuit, il l'a passée dans son wagon. Faut croire qu'il s'y plaisait, et, d'ailleurs, je l'ai toujours dit, dans une gare on est chez soi quand on sait s'y prendre. La fenêtre de ma chambre donnait juste en face de son wagon; je l'ai vu en m'endormant, le soir, et je l'ai vu en me réveillant.

» Si j'avais osé je lui aurais porté le jus; la bourgeoise, pour le café au lait, ne craint personne; seulement, voilà, je n'ai pas osé.

» Et puis, dans la matinée, voilà qu'on entendit



chanter de petites voix pas très fortes mais qui s'entendaient bien tout de même. C'étaient les gosses de l'école qui arrivaient, les gosses d'Alsace qu'on a évacués ici.

» Je n'ai pas eu de mal à reconnaître ce qu'ils chantaient : c'était la *Marseillaise*. Seulement, les paroles, vous savez, ce n'était pas tout à fait ça. Dame, ces gosses, il n'y a pas longtemps qu'on leur apprend à parler français, alors ils estropiaient un mot au passage; ça ne faisait rien, ça allait tout de même. Et puis ils y mettaient tant de cœur! tant d'ardeur! Ils savaient ce qu'ils chantaient et, vrai, cela faisait quelque chose de les entendre... »

André Warnod.

“EXCELSIOR” RETRIBUE les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

AU SENAT

La loi sur les orphelins de la guerre est votée

M. Viviani, garde des sceaux, est arrivé hier, au Sénat, au résultat vers lequel tendaient ses efforts : le projet de loi instituant des pupilles de la nation a obtenu l'unanimité des 254 votants.

Les derniers articles adoptés avec des précisions du gouvernement qui donnaient satisfaction à MM. Lorrère et de Lamarzelle, auteurs d'amendements, notamment en ce qui concerne le droit absolu des familles de placer leur enfant dans l'établissement qu'elles auront choisi, et celui des particuliers élevant des orphelins de la guerre d'envoyer ceux-ci dans une école privée, M. Viviani, garde des sceaux, adresse, au moment du vote sur l'ensemble, un appel à l'assemblée tout entière.

Prêt à s'employer pour obtenir de la Chambre le vote intégral du texte du Sénat, il convia celui-ci à un vote unanime, l'adjurant de ne pas rouvrir nos vieilles querelles sur la tête des malheureux orphelins de la guerre.

Par le vote que nous indiquons plus haut, le Sénat répondit à cet appel.

Séance lundi.

Nouvelles parlementaires

Un insigne spécial aux réformes de la guerre

M. Henry Paté, député de Paris, vient de déposer une proposition de résolution invitant le gouvernement à accorder d'urgence un insigne spécial aux militaires réformés pour blessures de guerre ou maladie contractée en service.

Les ecclésiastiques mobilisés

La commission de l'armée de la Chambre a entendu M. Colliard, rapporteur de la proposition de loi de M. Sixie-Quenin, tendant à une meilleure utilisation des hommes mobilisés, et visant particulièrement le versement dans les troupes de l'armée des ecclésiastiques mobilisés comme instructeurs-brancardiers.

M. Colliard a été chargé d'apporter des renseignements complémentaires à la commission.

TRIBUNAUX

Les méfaits de l'alcool

Les soldats Maucé et Vincent, du 21^e colonial, le 10 avril dernier, à Ivry, étant ivres, ne parlaient rien moins que « d'éventrer un garde républicain ». Rencontrant deux jeunes femmes, les ivrognes voulurent les embrasser. Un jeune homme, Thiriot, âgé de dix-huit ans, qui passait à ce moment, fut mortellement frappé par Maucé de plusieurs coups de couteau.

Ils ont été condamnés, par le premier conseil de guerre, Vincent à deux mois d'emprisonnement pour ivresse, et Maucé, titulaire de la croix de guerre, à deux années de prison pour meurtre et deux mois pour ivresse.

Le 7 mai 1916, le soldat Köhler, de l'infanterie coloniale, était si peu ivre qu'une débitante de Joinville-le-Pont refusait de lui servir une consommation. Des agents, intervenant, furent insultés et frappés.

Traduit, hier, devant le deuxième conseil de guerre, Köhler, en raison de sa belle conduite au feu, n'a été condamné qu'à quinze jours de prison pour ivresse et à un mois pour rébellion.

Meurtrier arrêté par un chien policier

Stéfano Esposito, quarante ans, ouvrier cimentier, d'origine italienne, était arrêté, le 30 octobre dernier, boulevard de la Chapelle, par le chien policier de l'agent Urban. Esposito venait de frapper mortellement de plusieurs coups de couteau Charles Maffre, soldat réformé de l'armée belge. Il fut donc l'auteur de l'agression, mais il fut formellement reconnu par sa victime avant qu'elle n'expirât.

Le jury de la Seine, après plaidoirie de M^e Florent Gaspard, du barreau de Bruxelles, a condamné Esposito, à quinze ans de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour.

Prenez garde aux faux quêteurs

Emile Bias, âgé de cinquante-neuf ans, avait fondé, au début de l'année dernière, l'œuvre du *Pain quotidien*. Il allait solliciter des dons à domicile en laissant croire que son œuvre était une filiale de la *Boîte à pain*.

Emile Bias, pour son malheur, eut un jour la fautive inspiration de se rendre chez M. Delaunay, le, ex-dernier, trésorier de la *Boîte à pain*, qui lui fit aux profits de l'œuvre en portant plainte. Hier, la dixième chambre correctionnelle a condamné Bias à quatre mois d'emprisonnement.

DANS LA MARINE

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements suivants : le lieutenant de vaisseau Pelle-Desforges, d'un torpilleur à Bizerte; les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe Rouyer, d'un torpilleur à Toulon; Guillon, d'un torpilleur à Brest; Ferrière, d'un torpilleur à Cherbourg.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Le "ventre" d'un corps d'armée



Une gare de ravitaillement près de Verdun

On admire avec raison le cerveau et le cœur de l'armée, mais les éloges ne vont que rarement et bien parcimonieusement au ventre. Ce n'est pas un organe noble. C'est peut-être aussi parce que notre armée n'a pas besoin qu'on lui mette le cœur au ventre.

Il se console aisément de ne pas connaître la gloire, car, ainsi que le bonhomme Chrysale, il est de sens rassis et dit volontiers :

Je vis de bonne soupe et de bon de beau langage.

L'estime particulière dans laquelle le tiennent nos poilus suffit à le récompenser de toutes ses peines.

Bien qu'il manque de prestige, ce n'en est pas moins un personnage considérable que le ventre de l'armée. On peut en juger par le personnel empressé à ses ordres, par la longue théorie de serviteurs et l'interminable file des convois qui s'avancent sur les routes conduisant à sa demeure.

Tous les grands capitaines ont eu à compter avec sa puissance et plusieurs lui ont rendu hommage. Vauban disait de lui : « L'art de la guerre n'est rien sans l'art de subsister » et Frédéric II : « Voulez-vous avoir une armée solide, occupez-vous de satisfaire son ventre. »

Voyons donc comment s'alimente le ventre d'un corps d'armée et quelle organisation permet de lui amener ponctuellement les énormes quantités de nourriture dont il est insatiable.

Plutôt solide mangeur qu'il n'est fin gourmet, il n'en exige pas moins sur sa table une certaine variété qui ne va pas sans compliquer le service.

Aujourd'hui, avec les masses d'hommes qui, pendant des mois entiers, submergent les localités qu'elles occupent, l'application de l'ancien principe « la guerre doit nourrir la guerre » n'est plus suffisante. Il faut recourir surtout aux convois qui drainent vers nos armées la substance nourricière produite non seulement par toutes nos provinces, mais aussi par les pays étrangers.

Les denrées ne sont pas transportées directement de leur lieu d'origine aux cuisines du front. Elles sont d'abord concentrées dans des magasins ou entrepôts dont le nom administratif est celui de stations-magasins, où elles s'entassent sous forme de petites montagnes de riz, de biscuit, de farine, de sel, de café, etc. Ces stations-magasins sont situées à des nœuds importants du réseau ferré.

C'est de ces centres régulateurs et distributeurs que vont partir les produits alimentaires vers les différents secteurs qu'occupent les armées en campagne où leur transport et leur répartition seront assurés par le service de ravitaillement de



Centre de ravitaillement d'un convoi près de Reims

l'avant qui comprend les trains de ravitaillement et les convois de ravitaillement.

Chaque corps d'armée et même souvent chaque division possèdent leur gare de ravitaillement. Tous les jours, à heure fixe, s'acheminent vers cette

gare de longues files de voitures, plus hétéroclites les unes que les autres. Tous les modèles de carrosserie se trouvent réunis : chars-à-baues, charrettes, tombereaux, tapissières, voitures de livraison, camions. A la queue l'un l'autre, les attelages que conduisent deux par deux de braves territoriaux ou des auxiliaires, gelant l'hiver sur le siège, malgré les tricots, suant à grosses gouttes l'été sous le soleil de plomb, s'avancent lentement sur les routes, formant un serpent sans fin à travers la campagne.

Arrivés à la gare, ils attendent l'arrivée du train de ravitaillement qui apporte tout ce qui est nécessaire à la vie du corps d'armée, depuis la nourriture du soldat jusqu'à celle des chevaux.

Lorsque les wagons sont à quai, les « cochers militaires » se mettent en devoir de prendre le chargement qui leur revient et, peu à peu, la route revolt passer, en sens inverse, les voitures portant, les unes des tonneaux de vin, les autres des boules de pain, d'autres du foin.



Auto faisant le ravitaillement en Alsace

Ces convois régimentaires qui suivent immédiatement leurs corps respectifs, sont chargés de distribuer les vivres quotidiens que viennent compléter les « vivres d'ordinaire » qui peuvent être achetés directement par les commandants de compagnie et qui comprennent les pommes de terre, les choux, les carottes, etc., lorsqu'il est possible d'en trouver.

Les divers matériels, afin que l'approvisionnement soit assuré constamment et sans à-coup, sont divisés en deux parties distinctes. Des que la première a déposé ses vivres, elle cède la place à l'autre et retourne en arrière, au centre ou à la gare de ravitaillement du corps d'armée, afin de prendre un nouveau chargement de denrées. Ces convois ont pour auxiliaires les voitures à viande qui sont à chevaux ou automobiles. Parmi ces dernières, les plus connues sont les autobus que, dès les premiers jours de la mobilisation, les Parisiens virent partir vers la bataille, ayant revêtu un aspect guerrier. Ce sont eux qui apportent la viande fraîche.

Les convois administratifs de corps d'armée et d'armée transportent quatre jours de vivres, le pain des boulangeries d'armée et la viande des troupeaux de bétail d'armée. Leur rôle est d'approvisionner les troupes en supplantant la voie ferrée chaque fois qu'elle ne peut plus rendre ses services et de remédier à l'absence des convois de ravitaillement qui se trouvent empêchés de parvenir.

Aujourd'hui automobiles, ils ont admirablement fonctionné à Verdun et ont bien mérité l'ordre du jour que leur a adressé le généralissime.

Tous ces convois transportent des denrées variées dont chacune concourt à former ce tout « la ration » qui est, on le sait, la mesure alimentaire au régiment.

La ration, nous l'avons dit, est un composé dont les principaux éléments constitutifs sont le pain, la viande fraîche, la viande de conserve, les légu-

mes secs, les pâtes, le riz, les pommes de terre, le sel, le lard, la graisse, le sucre, le café.

Suivant l'effort qu'auront à fournir les troupes et les fatigues qu'elles auront à supporter, elles toucheront une ration plus ou moins élevée. Théoriquement, il existe deux rations, la ration normale que l'on sert aux unités lorsqu'elles sont au repos, et la ration forte qu'elles reçoivent lorsqu'elles accomplissent des marches ou qu'elles se battent.

Les convois, si l'on peut dire, cumulent plusieurs fonctions.

En effet, ce sont encore eux qui sont chargés de distribuer le tabac et les cigarettes, les bougies, les allumettes, le charbon, le bois d'allumage, le pétrole.

Tous ces articles entrent, au point de vue administratif, dans la ration, qui devient ainsi le mot dont la signification englobe tout ce qui est indispensable à la vie d'un homme de troupe. Voici les quantités prévues pour chaque ration :

	RATION NORMALE PAR JOUR	RATION FORTE PAR JOUR
Pain	Kilog. 0.700	0.700
Viande	0.400	0.450
Viande conservée	0.300	0.300
Légumes secs	0.060	0.100
Pâtes	0.060	0.100
Riz	0.060	0.100
Pommes de terre	0.450	0.750
Sel	0.020	0.020
Lardon graisse	0.030	0.030
Sucre	0.021	0.032
Café	0.016	0.024
Tabac ou cigarettes officiers	0.020	0.020
Tabac hommes de troupe	0.015	0.020
Potage salé	0.050	0.050
Bougies	0.004	0.004
Charbon de cuisine	0.530	0.530
Bois d'allumage	0.025	0.025

Pétrole. — Ration normale par jour : 3 litres pour 1 kilo de bougies ; ration forte par jour : 3 litres pour 1 kilo de bougies.

Vin. — Ration normale par jour : 0 lit. 25 ; ration forte par jour : 0 lit. 37.

Allumettes. — Ration normale par jour : 2 boîtes par semaine par section ; ration forte par jour : 2 boîtes par semaine par section.

Sous une forme moins abstraite, chaque homme reçoit un quart de boule par repas, donc une boule tous les deux jours, puisque chacune d'elles pèse 1.400 grammes. Pour un corps d'armée, nous arrivons au total de 50.000 boules par deux jours et à celui de 18.250.000 boules au bout de deux ans. On voit donc que le quart de boule initial a grossi plus vite encore que la fameuse boule de neige.

Nos soldats consomment de la viande, soit fraîche, soit frigorifiée, soit préparée en conserve. La viande fraîche est fournie par des troupeaux que conduisent des soldats. En admettant que chaque bœuf fournisse en moyenne 250 kilogrammes de viande, un corps d'armée arrive à engloutir 100 bœufs par jour, ce qui fait en deux ans l'imposant troupeau de 73.000 bœufs. Le jour où l'on distribue du mouton, il faut sacrifier 600 têtes de ce bétail.

Pour les légumes, nous arrivons à des quantités aussi démesurées. Ce n'est pas avec la balance du fruitier que l'on pourrait peser les 5.000 kilos de petits pois ou les 35.000 kilos de pommes de terre qui entrent dans la confection du menu journalier et qui, au bout de deux ans, arrivent à former un total de 25.500.000 kilos de patates que suffirait à peine à transporter un train long de 2.650 wagons.

Si nous résumons les résultats pour les autres articles de la ration, notre étonnement n'a pas lieu de diminuer.

Le sel, le lard, le sucre, le café consommés par un corps d'armée arrivent aux chiffres respectifs de : 1.000 kilos, 1.500 kilos, 1.600 kilos et 1.700 kilos par jour, ce qui, en deux ans, représente 73.000 kilos de sel, 1.095.000 kilos de lard, 1.168.000 kilos de sucre et 1.241.000 kilos de café.

Les hommes d'un corps d'armée fument par an 730.000 kilos de tabac et brûlent 146.000 kilos de bougie.

Leur dépense journalière en charbon s'élève à 26.500 kilos, ce qui, à l'heure actuelle, donne le chiffre colossal de 19.345 tonnes. Il a fallu, en conséquence, 40 trains de 50 voitures pour transporter le combustible alloué à chaque corps d'armée.

Enfin, le « pinard » entre pour une part formidable dans le ravitaillement : 17.500 litres sont journellement distribués aux poilus de chaque corps, ce qui, au total, représente en gros la consommation de 60.000 barriques de 225 litres.

C'est aux « cuisiniers » maintenant que revient la tâche délicate de faire concourir tous les éléments que lui a apportés le convoi de ravitaillement à la confection du substantiel et savoureux « rata » qui réconfortera nos poilus. C'est pour eux un art d'autant plus difficile que leur installation est forcément sommaire, puisqu'elle doit changer souvent de place.

Les bons « cuisiniers » — et ils ne sont pas rares — jouissent auprès de leurs camarades d'une popularité que leur envierait plus d'un « chef » réputé de restaurant à la mode. S'ils les traitent parfois « d'embusqués », ce n'est que par affectueuse plaisanterie, car ils savent bien que leur marmite ne les préserve pas de l'ennemi, celle qui tue.

CES DEUX-LA...

» Le départ du père et du fils coïncida avec l'un de mes voyages. Ils m'intéressaient : je montai dans le même compartiment qu'eux. Ils se tenaient assis l'un contre l'autre, comme à l'exercice, comme à la table de l'escouade, comme dans le grenier où ils couchaient. Ils étaient mutuellement attentionnés et affectueux. Le père avait acheté un gâteau et du chocolat pour le petit; le petit tendit au père deux gros cigares enveloppés dans du papier de soie. Cependant il avait tant crié et chanté que ses yeux se fermèrent et qu'il s'assoupit, la tête appuyée à la poitrine de son cher ancien. Lui, après avoir jeté une couverture sur son maigre corps, le contempla longuement. Le petit dormait, la bouche ouverte, avec une expression mi-résolue mi-puérile de bébé héroïque. Je m'aperçus, en même temps, que le père pleurait, et

« Il avait à peine prononcé ces paroles qu'une marmite tomba près d'eux, épargnant l'adjudant, renversant l'autre à jamais. On a enseveli le père avec le petit, et ils sont côte à côte sous la terre, comme ils le furent à l'exercice, à la soupe, dans la tranchée et à l'assaut. »

En raison de la modification de l'heure, il vient, en effet, d'être décidé que, dorénavant, les promenades municipales, squares et jardins, ne seront fermés qu'à 9 heures.

BLOC-NOTES

Salle 1. — Après décès de M. Williamson, antiquaire, ayant péri à bord du *Levanta*. Mobilier personnel, meubles en disparterie et laque; gravures; garde-robe; objets variés. M^{re} Gabriel, rommées-prie; MM. Paulme et Lascun, experts.

THÉÂTRES

L'abondance des matières nous oblige à remettre à demain la publication de la PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE, de notre collaborateur EMILE MAS.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 23 juin 1916

Le beau temps continue et contribue puissamment à la maturité des fruits et des légumes : dans les contrées du Nord, on constatait un grand retard, aussi la marchandise afflue sur les marchés, et les prix deviennent plus abordables.

Après les orages qui ont dévasté le Midi, voici que nous apprenons qu'une violente tempête a ravagé le Puy-de-Dôme, où elle a occasionné des dommages considérables.

A notre Bourse, on s'entrelient de l'entrevue qui a eu lieu au ministère du Commerce avec une délégation du Syndicat des sucres au sujet de la répartition de cette denrée. Il est bon de constater que nos autorités entrent dans une voie pratique en consultant les intéressés qui connaissent le mieux la clientèle spéciale et ses besoins. Nul doute que leurs voix seront écoutées et que des mesures décisives seront adoptées à la suite du rapport dont les termes ont été arrêtés dans une réunion générale tenue hier.

Les affaires restent au calme plat pour les Farines et les différents grains, faiblement soutenus, sauf pour les Orges et les Fécules, ces dernières en hausse de 1 à 2 fr.

L'Huile de lin est en nouvelle baisse de 2 fr. à 122 fr.

Les Vins provoquent un bon courant d'affaires à Bercy pour les besoins courants : rouge de 8 à 10 degrés, colé 76 à 81, Algérie à 12 degrés 80 fr.; blanc, de 75 à 80 fr. suivant qualité. Les vins champagneux en mousses jouissent d'une bonne demande depuis le retour des chaleurs.

Aux Halles centrales, les Beurrés sont faibles, en baisse de 20 c. le kilo, avec des arrivages suivis. Isigny en moules 3.25 à 4.15, centrifuges 3.20 à 3.75; marchands 2.25 à 3.50. Œufs, vente toujours active et peu d'envois : Picardie et Normandie, 170 à 180; autres, 150 à 180 suivant provenance, le tout en coiffe de 1.000 œufs.

METALLS A LONDRES

La tenue de 1016 kilos : Cuivre, Chili disp. 96, liv. 3 mois 97; électrolytique, 126; étain, compt. 172 1/4, liv. 3 mois 172 3/4; plomb anglais, 31; zinc, compt. 62; argent, 700/31 gr. 1.035, 31 d.

La Bourse de Paris

DU 23 JUIN 1916

L'animation fait toujours défaut, et la tenue des cours s'en ressent quelque peu. Néanmoins, d'une façon générale, c'est la fermeté qui domine avec des différences très peu appréciables. Parmi nos rentes, le 3 0/0 s'alourdit à 82, alors que le 5 0/0 est plus soutenu à 88,85. Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure se retrouve, comme la veille, à 98,40; Russes peu traités.

Les tendances ont été très calmes aujourd'hui encore dans le groupe des sociétés de crédit : la Banque de France vaut 4.885, Comptoir d'Escompte bien tenu à 770.

Aux grands Chemins français, seul le Midi s'est traité à 943. Lignes espagnoles quelque peu irrégulières : Nord-Espagne 451 contre 458; Saragossa sans changement.

Les cuprifères restent sur leurs positions de la veille, notamment le Rio à 1.725.

En banque, les industrielles russes sont plus ou moins réalisées.

COURS DES CHANGES

Londres, 24 1/2 1/2; Suisse, 111; Amsterdam, 245 1/2; Pétersbourg, 181; New-York, 521; Italie, 93; Barcelone, 596 1/2.

LOCATION de MEUBLES pour toute la FRANCE

Installation complète
MEUBLES D'OCCASION et NEUFS; Spécial. de Bureaux
GARDE-MEUBLE
Etablissements JANIAUD Jeune, 61, rue Rochechouart.

Médication Alcaline Pratique

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de Sels Vichy-État

2 ou 3 dans un verre d'eau potable
donnent instantanément une

EAU ALCALINE GAZEUSE

2^e LE FLACON très digestive
de 100 — Toutes Pharmacies.

DIVORCE

à FORFAIT avec FACILITES de PAIEMENT, France et Etranger (même par correspondance) par Avocat spécial (80 années). — Réhabilitation à l'issue de tous. VASSEUR 42, Rue de Rivoli (en face la Tour St-Jacques). Consultation du matin 8 fr.

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15, Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE



MATELAS MILITAIRE

Dimensions 2^m x 0^m 75. Poids 1 kg 900

DEMANDEZ NOTICE EXPLICATIVE

à l'Oreiller Militaire Français

NANTES (Loire-Inférieure).

PASSEZ L'ÉTÉ

CHAMONIX au pied du MONT-BLANC

et de ses incomparables glaciers

A 14 heures de Paris — Haute-Savoie (France) — Trains directs

LA REINE INCONTESTÉE DES STATIONS ALPESTRES FRANÇAISES

CURE D'AIR ET DE REPOS

Les plus belles excursions — Tous les Sports — Casino

SAISON DU 15 MAI AU 15 OCTOBRE

Pour renseignements et Guides illustrés : s'adresser Service de la Publicité, Mairie de Chamonix

PREMIER LECTEUR EXCELSIOR DU 21 JUIN 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE VIII

Où Julius Wierski, sans s'en douter, est échec et mat.

Pour un peu, ce redoutable cabotin serait tombé aux genoux du père d'Edith et aurait, dans cette attitude, imploré le pardon que John, en le voyant agir ainsi, n'était plus du tout disposé à lui accorder. Certain qu'il était, maintenant, du manque absolu de sincérité des protestations de repentir du « bon apôtre ».

Cependant il lui plut d'avoir l'air d'être dupe.

Rendant à Julius accolade pour accolade, il le serrait longuement sur sa poitrine, ce qui lui donna le temps de se composer à son tour un visage.

Lorsqu'il eut, pour ainsi dire, recouvert ses traits du masque qu'il avait choisi, il se sépara de Julius et le conduisit jusqu'à un fauteuil dans lequel le père de Jean se laissa tomber de toute sa hauteur.

Cette fois il était bien réellement ému, et l'accolade de sir Argirh dépassait ses espérances.

Ce déplorable psychologue était pris à son propre piège.

Il était en train d'interpréter, à ses dépens, la fable du voleur volé.

Un autre que lui, plus perspicace, ne se serait

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

pas laissé prendre aux manières doucereuses et aux protestations amicales de sir Argirh.

L'affectueux accueil de celui qu'il avait essayé de ruiner, d'assassiner moralement, aurait dû le porter à croire que toutes ces marques d'amitié n'étaient que comédie.

Lui, les croyait sincères.

Ce misérable était à ce point infatué de soi-même qu'il ne pouvait, devant l'attitude de John, que se féliciter du semblant de triomphe qu'il remportait.

Il eut toutes les peines du monde à contenir sa joie mauvaise, et dut faire un très grand effort de volonté pour continuer de jouer le rôle qui venait, il en était convaincu, de lui valoir ce premier « succès ».

Lorsque sir Argirh se fut installé devant lui et que leurs regards se furent comme soudés, il dit de sa voix la plus doucereuse et en faisant un violent effort pour articuler les mots :

— John, je suis un misérable !

Et comme Argirh esquissait un geste de protestation, Julius s'empressa d'ajouter :

— Ne m'interromps point... Je suis venu ici pour faire mon acte de contrition, comme on dit dans ta religion... Laisse-moi l'ouvrir mon cœur... Il le faut... Depuis trop longtemps je souffre de l'avoir, durant tant de trop longues années, poursuivi de ma haine.

— De la haine ?

— Oui, de ma haine... Je dis bien... Ta réussite, ta rapide fortune, avaient, — je peux dire « avaient », puisqu'à cette heure je viens à toi dans un élan de profond repentir, — fait entrer dans mon cœur, l'envie d'abord, la haine ensuite... Je ne pouvais pas admettre que tu parviennes à devenir un homme de ma puissance... que ta fortune puisse être, un jour, au moins égale à la mienne... Et tu sais ce que j'ai fait !

Argirh dévisagea Wierski.

Avec, dans son clair regard, une lueur d'étonne-

ment dont le louche individu ne pouvait manquer d'être dupe, il questionna :

— Ce que tu as fait ?... Je ne comprends pas...

Un peu déconcerté par « l'innocence » d'Argirh, Wierski bredouilla :

— Comment, tu ne comprends pas ?... Mais je me suis conduit avec toi comme un misérable...

— Je te jure que tu parles par énigmes en ce moment... Que tu aies été jaloux de moi, cela, je l'ai fort bien compris, hélas ! puisque tu m'as fermé ta porte précisément au moment où je commençais, en effet, à acquiescer un peu de la puissance que l'on me reconnaît aujourd'hui... Ta décision m'a même, je l'avoue, fait une peine profonde qui, durant de longs mois, m'a torturé le cœur... Mais le fait de se fâcher avec un ami ne constitue pas, à mes yeux, une faute méritant que l'on se traite de misérable comme tu viens de le faire.

Un regard de mépris fusa des prunelles de Wierski.

Décidément, Argirh était le plus méprisable des couards... Et comment se faisait-il qu'un pareil bellet ait pu réussir à devenir le roi de l'Acier sur cette terre d'Amérique où seules les géniales intelligences peuvent parvenir à triompher ?

Pour se donner le temps de réfléchir sur le nouveau plan de conduite que lui inspirait la jactance de son ex-ami, Wierski laissa tomber son front dans ses palmes velues.

Était-il bien utile, du moment qu'Argirh « n'y avait vu que du feu », de s'humilier devant lui et de confesser tout ou partie des infamies commises ?

Ne valait-il pas mieux le laisser dans l'ignorance de tout ce qui avait été tenté contre lui ?

Non !

Wierski, avec cette roublardise qui était sa seule qualité, si la roublardise, sœur de la duplicité, peut, toutefois, passer pour une qualité, estima que se taire, pour lui, c'était s'exposer à ne pas gagner complètement la partie engagée dans



SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la FERMETURE, soit normalement, soit à l'époque du RETOUR D'ÂGE, l'âge critique entre tous. Ce sont des irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étouffements et des angoisses, accompagnés souvent d'hémorragies diverses et plus ou moins abondantes : ce sont des palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies ; parfois la femme souffre de dyspepsie, de gastralgie et de constipation purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les varices, la phlébite, les hémorroïdes et les congestions de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infirmités : c'est

L'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL

unanimement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à décoller cette annonce et l'adresser à : Produits NYRDAHL, 20, rue de la Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le flacon : 4 fr. 50 franco. - Toutes pharmacies.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Billets de famille pour les vacances. — Comme les années précédentes, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat fait délivrer pour un point quelconque de son réseau, aux familles composées d'un moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs dont les prix comportent une réduction très appréciable sur ceux des billets ordinaires.

L'émission de ces billets, dits *billets de famille pour les vacances*, est à présent autorisée de et pour toutes les gares du réseau de l'Etat, sera continuée jusqu'au 30 septembre et tous les billets délivrés à partir du 15 juin seront valables uniformément au retour jusqu'au 5 novembre.

Le prix total d'un billet collectif de famille s'établit en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires au tarif plein pour les deux premières personnes le prix d'un de ces billets pour la troisième personne et la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes, ce qui permet, par exemple, à une famille de cinq personnes, de bénéficier d'une réduction de 10 % sur le tarif ordinaire.

Signalons également que le chef de famille peut être autorisé à effectuer le voyage isolément, à la condition qu'il en fasse la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est remis un coupon spécial pour l'aller et le retour.

Enfin, il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet de famille et en même temps que ce billet une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire est admis à voyager isolément, à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

Le gérant : VICTOR LAURENAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

LITERIE

Matelas et tous objets de literie fabriqués en kapoc sont le meilleur marché. Envoi tarif et échantillon. Franco demande. GONNET, industriel, Grignolles (Gironde).

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

SAMARITAINE

Lundi
26
Juin

et
Jours suivants

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES à TOUS LES COMPTOIRS



12

BLOUSE crêpe de Chine, tout soie, champagne, blanc, marine, nattier, violette, ciel, rose ou noir, broderie soie, col en taffetas et cordons de soie. Entièrement doublée. Valeur 22 fr. Soudé à **12** fr.

ROBE d'INTERIEUR en mousseline, disposition nouvelle, marine, noir ou mauve, garnie bande impression assortie. Soudé à **4.75**

ROBE damier noir et blanc ou bleu et blanc, garnie rayé (3 et 4 ans). Soudée à 0.75 supplément par âge jusqu'à 12 ans. (Comptoir d'articles d'été) Soudé à **4.90**

COSTUME SUFFOLK pour garçonnet, outfit fantaisie (6 à 12 ans). Soudé à **12** fr. A la Samaritaine.



18



14.75

VÊTEMENT drap foule, noir, kaki ou verdâtre, ceinture croisée devant et s'attachant sur les côtés. Longueur 1 m. 50. A la Samaritaine. Soudé à **18** fr.

CHAPEAU tarte, garni fleurs et velours. Soudé à **9.75**

ROBE percale souple, marine, mauve, nattier ou noir, rayé blanc col et parements organisi ceinture cuir. A la Samaritaine. Soudé à **14.75**

CAPELINE souple, crêpe soie et tulleman. Soudée à **6.90**

ALIMENTATION POUR NOS SOLDATS

NOUVEAUX ARTICLES DE MÉNAGE à 1'65
A prendre dans nos Magasins.

l'intention de jouir d'un triomphe final et définitif.

En effet, il en avait déjà trop dit et Argirh dressait déjà l'oreille.

Après le départ de Widerski, Argirh ne manquait pas de chercher à savoir... Apprenant alors d'où lui venaient les coups sous lesquels il avait failli succomber, et ne l'ayant pas appris de la bouche de Widerski repentant, il ne manquait pas de faire payer cher à son bourreau toutes les misères endurées... Tandis que si Widerski parlait, s'accusait, son repentir n'en paraissait que plus sincère et Argirh ne pourrait que s'en montrer touché.

Si décision une fois prise, Widerski, redressant d'un puissant coup de reins sa haute taille, fixa Argirh, longuement, et commença :

— Si je ne t'aurais pas complètement mon cœur tu ne me le pardonnerais point... Il vaut mieux que je parle, quelque pénible que soit pour moi cette confession que je brûle de te faire depuis si longtemps...

Argirh, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, invita :

— Parle, puisque tu le juges nécessaire...

Widerski, avec des frémolos dans la gorge, commença sa confession.

An fur et à mesure qu'il entraînait dans le détail du récit de ses menées infâmes, Argirh, qui, nous le savons déjà, n'ignorait rien de l'abominable conduite du coquin, s'efforçait à jouer l'étonnement, la stupeur.

Lorsque le triste personnage eut achevé son récit, Argirh, en lui saisissant les mains, et en les lui serrant très fort dans les siennes, moites de fièvre, laissa entendre d'une voix mouillée :

— Est-ce possible ?... Est-ce bien toi que je viens d'entendre faire une pareille confession ?... Mon pauvre Julius, comme je te plains... Après ce que tu viens d'avouer je devrais t'en vouloir à mort et te chasser... Eh bien, non !... Mon cœur vient à toi !... Je te parle sans colère... Je te le

jure... Comme tu as dû souffrir de m'avoir tant torturé... Comme tu dois te repentir... Et comme, devant un tel repentir, on se sent ému ainsi qu'on le serait devant une grande douleur ou devant un grand martyre...

— J'aurais pu te cacher la honte de ma conduite...

— Ah ! cela je ne te l'aurais jamais pardonné...

— C'est bien ce que j'ai pensé...

— Ceux que tu as été obligé de mettre dans la confidence et qui t'ont servi de couverture, lorsqu'ils apprendront que nous sommes reconciliés ne manqueront pas de se retrouver une âme pure et s'empresseront de venir me trouver pour me dire : « Comment, vous avez tendu la main à ce bandit de Widerski ?... Mais vous ne savez donc pas ce qu'il a tenté de vous faire... quels coups il a essayé de vous porter sournoisement ?... » Alors, me vois-tu apprenant la triste vérité de la bouche de ces gens-là ?... Non... non, tu as bien fait de parler... de m'ouvrir ton cœur... Tu viens de vivre une pénible minute, mais c'est fini, te voilà soulagé...

— Je ne sais, je te jure, quelle folie m'a poussé trop longtemps à agir ainsi contre toi...

— Bah !... il ne faut jamais demander la mort du coupable, surtout lorsqu'il se repent aussi loyalement que tu viens de le faire... Serre-moi la main et ne pensons plus jamais, ni l'un ni l'autre, à ces tristes choses qu'un mauvais génie t'a inspirées...

Et Argirh ajouta avec une pointe de malice dans la voix :

— L'essentiel, c'est que tu n'aies pas réussi. Dans ces conditions, c'est encore toi le plus à plaindre... N'as-tu pas empoisonné ta vie durant plusieurs années de tout le venin que distillait injustement ton cœur ?...

— Oh ! si... eut bon de gémir Widerski.

— N'as-tu pas gaspillé des millions inutilement à tenter de faire le mal ?... alors qu'il est si bon de faire le bien...

Argirh bondit jusqu'à la fenêtre de son cabinet,

l'ouvrit toute grande sur sa ville, véritable fourmillement humaine, à cette heure surtout, où les ateliers se vidaient de tous les braves gens qui les peuplaient et qui couraient vers le foyer familial pour y prendre le repas de midi...

Zébrant l'air d'un geste large et puissant, Argirh s'écria :

— Tiens, regarde, Julius... regarde ce que j'ai fait, moi... Voilà ce que tu aurais pu faire, toi aussi, avec les millions gaspillés... Et tu aurais la joie paradisiaque, lorsque tu t'en irais par la ville, de ne rencontrer sur ton chemin que des visages épanouis par le bonheur de vivre... que mines joyeuses de bambins joufflus à souhait et qui vous courent après en vous envoyant des baisers...

— Ah ! que je te plains, mon pauvre Julius... Tu as passé à côté du bonheur... Et te voilà à l'autorité de la vie... Prie Dieu de t'accorder une vieillesse plus calme, plus belle, que ne l'a été cet automne...

— Je prierai Dieu, John... Mais, pour l'instant, je me contenterai de te prier de m'aider à me la faire, cette vieillesse dont tu parles...

Le visage de John Argirh devint d'une gravité impressionnante.

La voix mal assurée, il questionna :

— Que puis-je faire pour toi ?...

Widerski resta pensif, puis leva sur Argirh un regard craintif et balbutia :

— Ce n'est peut-être pas le moment pour moi de te parler comme je vais le faire...

— A ta guise...

Widerski estima qu'il serait en effet imprudent de sa part de ne pas attendre que John ait « digéré » la confession qui venait de lui être faite pour lui toucher un mot des projets matrimoniaux qu'il caressait depuis l'avant-veille...

Aussi se leva-t-il brusquement pour prendre congé d'Argirh...

(A suivre.)

A Pétrograd. -- Bénédiction d'une ambulance de campagne britannique



L'OFFICE RELIGIEUX CÉLÉBRÉ EN PRÉSENCE DE L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE SIR GEORGE BUCHANAN (X)



LA G^{de} DUCHESSE WLADIMIR (X)



LA BÉNÉDICTION DES AUTOMOBILES



LE GROUPE DES AMBULANCIERS

Une émouvante cérémonie a eu lieu récemment à Pétrograd, à l'occasion de la bénédiction d'une ambulance de campagne offerte à l'armée russe, grâce à des souscriptions recueillies en Angleterre. Sir George Buchanan, ambassadeur britannique à Pétrograd, et la grande-duchesse Vladimir assistaient à l'office religieux, qui fut célébré par le pope, en présence des infirmiers qui doivent accompagner l'ambulance au front.